

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

*DES PETITS TROUS*  
SUIVI DE  
*APPRÉHENDER LE RÉEL*

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR  
KATHLEEN GURRIE

AVRIL 2010

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Tout d'abord, il me faut remercier André Carpentier, qui a été un mentor plein de ressources et de patience. Il a su me guider à travers les méandres et les culs-de-sac de mon processus d'écriture et me faire parvenir jusqu'à ma propre voie/voix. Je voudrais ensuite remercier Mathieu, Éli et Zoé, qui ont accepté les horaires incertains et les contraintes de l'écriture ; les amis, qui m'ont prodigué encouragements et confiance au besoin ; le Montreal Hypertext Hotel, qui m'a fourni un endroit chaleureux où écrire et boire du café ; Wayne Gretzky, pour la métaphore ; Serge Gainsbourg, pour le titre ; Candide Proulx, pour la relecture ; Véronique Papineau, pour la révision linguistique. De manière plus personnelle, je voudrais bénir V., pour l'inspiration et la passion et C., pour le soutien fou, tendre et indéfectible.

## RÉSUMÉ

*Des petits trous* est un court roman se présentant par tableaux qui, sur une durée de quelques heures, dévoilent la crise muette d'une femme dans un bistro. Le récit participe d'un processus de rupture et d'une errance dont les tableaux fournissent la constellation. L'éclatement se retrouve également dans la voix narratrice qui procède par dédoublement, projection et jeux de miroirs. À partir d'une narration pudique, qui ne dévoile ses éléments clés qu'à partir de ce qu'elle met à distance grâce à l'imagination, à la fantasmagorie et à l'utilisation du conditionnel, s'élabore une fiction dans la fiction qui tente d'aller au plus près d'un bouleversement identitaire à traverser.

L'appareil réflexif s'est construit de la même façon que le roman, soit sur un mode fragmentaire. Ce qui est expérimenté dans *Appréhender le réel*, c'est le rapport entre l'écrivain et l'écriture, entre soi et les mots. Il a été écrit en deux temps, une partie avant l'écriture *Des petits trous* et l'autre après. Cet essai part d'une obsession à définir les liens entre la réalité, le réel et la fiction, et leur implication dans la littérature et la création, avec l'intention non avouée de légitimer l'invention et la fiction, aux dépens d'une écriture de soi. Toutefois, au fur et à mesure que la réflexion s'élabore (une fois le roman écrit), on assiste à un processus d'acceptation : il aura été impossible de se débarrasser complètement de soi dans ce processus d'écriture. Cet appareil réflexif peut donc être envisagé comme l'essor d'une certaine éthique de la pudeur en création littéraire.

FICTION – RÉEL – ROMAN – RUPTURE – DÉDOUBLEMENT - IDENTITÉ

## TABLE DES MATIERES

REMERCIEMENTS .....	ii
RÉSUMÉ .....	iii
<b>DES PETITS TROUS .....</b>	<b>1</b>
RATER SON ENTRÉE .....	2
TA-TA .....	7
ELLE SE RONGE UN ONGLE .....	12
31 .....	17
C'EST TRISTE .....	20
CLOSER .....	24
VIDE .....	34
OÙ SE TROUVE LA LUMIÈRE .....	39
CROIRE .....	48
DANGEREUSEMENT PRÈS .....	57
VODKA .....	62
<b>APPRÉHENDER LE RÉEL .....</b>	<b>67</b>
1. LE DOCUMENTAIRE .....	69
2. L'IMPOSSIBLE .....	74
3. DES CONSTRUCTIONS .....	77
4. DES CONVENTIONS .....	83
5. LA MÉMOIRE ET L'IMAGINATION : DES OUTILS DE FICTION .....	86
6. OBSERVATION ET INTUITION : L'INSPIRATION DE L'ARTISTE ...	90
7. LE NOIR ET LE BLANC .....	94
8. SE DÉBARRASSER DE SOI .....	97
APPENDICE .....	104
BIBLIOGRAPHIE .....	105

**des petits trous**

## RATER SON ENTRÉE

Fin octobre, il faisait froid et noir et humide. J'ai poussé la porte d'un petit bistro français dans le quartier Outremont. Il devait être près de 19 heures. Les enfants étaient avec leur père. Je ne savais pas où je mettais les pieds, j'avais flâné jusque-là, un peu perdue, un peu triste et vide, comme une vieille rengaine désolée. Je ne connaissais ni le quartier ni les rues désertes que j'avais prises. Les immeubles, que j'avais observés furtivement, en marchant vite, le collet remonté, les mains dans les poches et les épaules voûtées, m'apparaissaient presque exotiques. Les fenêtres bien éclairées du bistro paraissaient accueillantes, de cette lumière un peu jaune qui semble chaude. J'étais fatiguée de la noirceur et j'ai regardé le menu extérieur. La petite pluie commencée plus tôt s'alourdissait maintenant, ma nuque frissonnait et je me suis dit que je pouvais bien me payer le luxe d'un canard braisé avec un bon verre, que ça me remettrait d'aplomb avant la marche du retour. Je n'aimais pas la tranquillité de la pluie. Heureusement, le mauvais temps faisait fuir les clients et je n'ai pas eu de difficulté à avoir une table. La place était quasiment vide, il n'y avait qu'un couple se tenant les mains à une table légèrement en retrait. J'ai discrètement pris place sur une banquette après avoir accroché mon manteau trempé sur un crochet.

Le serveur était jeune et très poli. « Je m'appelle Dimitri. » Il s'est empressé de m'apporter les menus et de m'expliquer les subtilités de la table d'hôte. J'ai dit potage, canard et verre de rouge maison, merci. Il est reparti derrière son comptoir. Une femme est entrée en coup de vent, la tête bien haute. Elle avait un trench complètement mouillé. Elle m'a semblé à peine plus âgée que moi. Elle était plutôt jolie avec ses yeux cernés de noir qui coulait un peu, mais son regard était froid et

dur. Elle s'est immédiatement dirigée vers le comptoir où il y avait des tabourets; sans s'asseoir ni enlever son manteau, elle a demandé un verre de blanc : « Un *Laroche* bien frais, s'il te plaît. » Le serveur semblait ne pas faire de cas de son entrée cavalière. Il a dit : « Bonsoir, Myriam. » J'ai pensé qu'elle devait être une familière de l'endroit. De toute évidence, elle y avait ses habitudes.

De la chanson française, d'un type qu'on n'écoute pas vraiment, achevait de peaufiner l'ambiance de *bistro français* avec les boiseries foncées, les verres au plafond et les miroirs au mur. Trois personnes âgées, deux femmes et un homme sont arrivés et ont pris place à quelques tables de moi. Le serveur a apporté mon verre de rouge et le potage, puis il a recommencé son numéro pour les nouveaux venus. Distraitement, j'ai ajouté du sel et du poivre à la soupe et elle est devenue trop poivrée. J'ai pensé que j'avais vraiment tout raté. La femme au bar riait fort.

J'aurais bien voulu avoir sa désinvolture, mais je me sentais trop perplexe. Je n'avais pas voulu choisir. Je voulais tout, tout le temps. J'avais 30 ans et il n'y avait rien de pire ; j'étais éclatée dans le temps et vidée. J'avais toujours rêvé d'un destin qui ne soit pas banal, d'une vie qui serait plus, qui serait mieux. Mais je devais me rendre compte qu'à force de ne pas choisir, je n'avais plus eu de choix. Je regardais cette Myriam et me disais que l'excès semblait la seule porte de sortie vers ce qui était toujours possible. Quand les horizons se bouchent et que tout semble se fermer tranquillement et inexorablement, il n'y a peut-être rien comme une crise d'excès pour sentir qu'en tant qu'être humain, nous avons encore le choix, nous pouvons toujours crier, déborder. Une crise d'excès, ça brasse les tiroirs, ça casse la baraque, ça dit vive la poésie, ça dit oui à la vie. J'étouffais.

J'ai pensé au vertige, à la fébrilité. Je me suis vue au cinquième étage d'un building, suspendue au-dessus du vide. À fumer ma cigarette dans des escaliers de secours, comme ceux qu'on voit dans les films, avec les échelles qui descendent lorsqu'on y met le pied et ces tiges de métal dont les interstices ne laissent pas oublier

l'espace qui nous sépare du sol. Et une sensation de vertige débile m'a envahie, mes jambes sont devenues molles, j'ai eu envie de tomber. De là-haut, je contemplais les cavités de mon existence, l'autocritique facile, des papillons dans le ventre. Je me sentais vivante jusqu'au point de non-retour, dans ces escaliers de secours, en sachant fort bien que je pouvais chuter et rejoindre l'absolu ou que je pouvais rentrer par la fenêtre. Mais cette position d'entre-deux est plutôt inconfortable et je crois que la plupart des gens finissent par faire un choix, parce que ça devient insoutenable de se tenir à la limite, parce qu'on se fatigue de toujours se poser des questions. Parce que, au bout du compte, rentrer chez soi, s'ouvrir une bière et s'écraser devant la télé, ça simplifie beaucoup de choses.

J'ai lu quelque part que les burnout et les dépressions seraient le grand mal de notre siècle. La société étant ce qu'elle est maintenant, l'écart entre les rêves et la réalité étant de plus en plus grand, les crises de la trentaine et autres crises du mitan de la vie sembleraient inévitables... Je n'ai pas de misère à croire que cette belle époque est tout à la fois enchantée et affligée. Je serais bien rentrée à la maison, devant un film léger et apaisant, mais j'étais dans ce bistro et rentrer à la maison ne faisait plus partie des options.

Le serveur est venu reprendre mon bol de potage trop poivré. La femme s'était adossée au comptoir et regardait dehors, le verre à la main, scrutant la vitre pluvieuse. Je me suis demandé si elle attendait quelqu'un. J'ai pensé à mes amis, à ceux qui m'entouraient. J'ai sorti un crayon et j'ai entrepris de faire une liste sur la nappe en papier qui recouvrait la vraie nappe de tissu.

#### Génération Passe-Partout

J'ai un ami très spirituel qui a appris à chanter des hymnes en latin ; quand il n'est pas en retraite, il fait de la poudre et baise comme un forcené.

Plusieurs de mes amies et un de mes amis ont été abusés sexuellement lorsqu'ils étaient petits.

J'ai un ami qui s'identifie à Charles Bukowski, même si je persiste à lui dire que ce n'est pas une bonne idée.

J'ai une amie et un ami qui souffrent de dépendance affective sévère.

J'ai une amie en burnout.

J'ai une amie qui a beaucoup de difficulté à manger. Elle est en train de disparaître.

Plusieurs de mes amis prennent des antidépresseurs par choix.

J'ai une amie qui attend son deuxième enfant et qui me racontait qu'elle voulait être un papa lorsqu'elle était petite.

J'ai une amie qui dit que c'est la femme qui fait en sorte qu'un couple fonctionne et dure.

J'ai ce que j'appelle un « vieil ami » qui m'aime bien et avec qui je couche parfois. J'ai peur qu'il devienne un alcoolo fini.

J'ai déjà eu une amie qui, à 18 ans, n'était jamais sortie de Montréal.

J'ai un ami que je n'aime pas du tout. Ce n'est pas vraiment un ami. Je ne sais pas pourquoi je pense à lui.

J'ai des amis qui restent à l'université beaucoup trop longtemps.

J'ai une amie qui m'a déjà dit qu'elle se laissait aimer.

J'ai un ami qui une fois saoul semble très seul.

J'ai une amie qui une fois saoule est beaucoup plus sympathique et jolie.

J'ai des amis qui prétendent ne pas avoir d'histoires.

J'ai une amie qui a donné son fils à sa mère.

J'ai un ami qui perçoit sa vie comme une obligation morale.

J'ai une amie qui veut être plus que mon amie.

J'ai une amie qui ne sait pas comment gérer le fait qu'elle croise parfois son père clodo sur le trottoir.

J'ai une amie qui, lorsque je lui dis ne croire en rien, me répond qu'il faut croire au corps.

J'ai un seul ami qui dit avoir eu une enfance heureuse.

J'ai regardé mon bilan. Tu n'es jamais seule, me suis-je dit, la révolution est inéluctable et dire qu'on nous a accusés de ne pas vouloir grandir. J'ai calé mon verre et fait signe au serveur d'en apporter un autre. J'ai déjà lu sur un papier de gomme balloune : *When you find yourself in a hole, stop digging.*

## TA-TA

Je me rappelle qu'ils disaient qu'il ferait beau, mais le nordet avait engagé un combat contre le soleil et on sentait bien qu'il allait gagner, qu'il allait empêcher ce printemps hâtif de s'installer, de réchauffer nos mains et nos oreilles. La neige avait fondu, assez pour révéler tout ce qu'elle avait camouflé de ce court hiver, des mégots par centaines, des emballages, des papiers journaux, des sacs de plastique, des déchets de toutes sortes, parfois des bas, mais surtout des crottes de chien. Les trottoirs étaient pleins de ces petits cailloux que la Ville avait jetés durant l'hiver pour nous empêcher de glisser sur la glace. Et quand les enfants couraient, ils dérapaient dessus en voulant s'arrêter. Les rues étaient crevassées, trouées, et les automobilistes et les braves cyclistes – déjà sur leur vélo – étaient tellement occupés à regarder la chaussée qu'il était normal qu'un piéton ait peur pour sa vie en traversant un carrefour. La ville était à son plus laid et je me suis prise à espérer un ménage grandiose.

Je me trimballais avec deux gallons de peinture parce que j'avais décidé de repeindre la chambre des enfants. Mes doigts étaient crispés et gelés sur les armatures de métal. Le plus jeune se plaignait d'être fatigué et ne voulait plus avancer. J'étais constamment obligée de le houspiller et il se traînait avec toute la mauvaise volonté du monde.

- Attention aux crottes ! Non, ne ramasse pas ça, c'est sale. Non, jette ça, c'est de la vitre. Ne ramassez pas tout ce que vous voyez. C'est pas une roche, ça, c'est une crotte ! Attendez-moi ! Donnez-moi la main pour traverser la rue.

Et je lui ai promis qu'en arrivant à la maison, on sortirait avec un balai et un grand sac noir et qu'on ferait le ménage devant chez nous. Voilà qu'il s'enthousiasmait. La plus grande portait le sac avec les rouleaux, les pinceaux et les appliques murales que l'on avait choisies ensemble à la quincaillerie. Je regrettais de ne pas avoir mis ma tuque.

J'ai déposé les deux gallons pour remonter la fermeture éclair du manteau de fiston qui descendait tout le temps. J'ai pensé qu'il faudrait que je change ce manteau si l'hiver persistait. J'en ai profité pour me dégourdir les mains. Puis on s'est remis en route. Même avec mes lunettes de soleil, mes yeux se plissaient un peu. La plus vieille s'est accroupie pour observer minutieusement la terre gelée au pied d'un arbre.

- Mais qu'est-ce que tu fais encore ? Viens-t'en. Qu'est-ce qu'il y a ? Allez-vous finir par arrêter de ramasser tout et n'importe quoi ?

Mais je suis revenue sur mes pas et j'ai cédé à leur joie. Ils venaient de trouver un petit dépôt de coquillages. Quelqu'un avait dû les jeter là. Il y en avait bien une cinquantaine. Avec ma permission, ils s'en sont mis plein les poches, tout amusés. On est repartis et j'en suis aussi venue à sourire, mais d'une façon qui sentait le renfermé.

Quelques semaines plus tard, j'avais fini la peinture et j'ai éclaté. C'était une nuit d'avril, entre un samedi et un dimanche. Le lendemain, comme j'avais très peu dormi et qu'en ma tête résonnaient les pires atrocités, je me suis tue et j'ai déjeuné. Comme si tout pouvait passer. Comme si de rien n'était. Comme si l'excès d'alcool justifiait tout. Et pourtant... Je marchais comme un zombie. Les événements de la veille collaient à mes yeux, à mes mains, à mes vêtements, à mon sourire ; on les voyait dans ma façon de marcher, dans ma façon de baisser honteusement la tête et de ne rien regarder en face. Ma fuite clignotait dans mon front comme une enseigne au néon.

Je me répétais : ça y est ? Comme une évidence, une voix amie répétait : *Il faut que tu t'écoutes*. Je disais : oui ? maintenant ? pour vrai ? La voix : *Il faut que tu t'écoutes*. Il n'y a vraiment plus rien à faire ? *Il faut que tu t'écoutes*. Bonyenne, j'ai peur. *Il faut que tu t'écoutes*. Fait déjà trop longtemps que je ne m'écoute pas. *Il faut que tu t'écoutes*. Mais qu'est-ce que je vais faire ? Comment je ferai après ? *Il faut que tu t'écoutes*.

Il est dur de s'écouter quand s'écouter veut dire tout bouleverser. Et, pendant si longtemps, je ne savais pas ce que je voulais, pensant tirer avantage de tout ce que la vie m'offrait, pensant être à la hauteur, pensant toujours pouvoir tout fractionner en petites boîtes qui ne se toucheraient pas. Je me rassurais : rien ne changerait. Mais tout était changé. Et, en ce lendemain de veille, je ne pouvais que constater les dégâts, prendre la mesure du gâchis, me tenir enfin debout et m'écouter.

J'ai attendu jusqu'au soir, il y avait de la visite. Nous étions si rarement seuls, presque jamais intimes. J'ai attendu jusqu'au soir. Et puis, je lui ai demandé comment il allait, comment allait sa vie amoureuse, s'il était heureux.

La pièce était sombre et encombrée. La commode verticale, faite d'un bois foncé pas très récent, occupait un coin de la chambre. À sa gauche, des rideaux noirs couvraient une fenêtre guillotine. Toujours à gauche, une petite table sur laquelle trônaient quelques livres, un réveille-matin, une minuscule lampe avec un abat-jour trop grand, puis le lit, comme un îlot recouvert de rayures. Ce lit-prison dans lequel je ne voulais plus dormir. De l'autre côté, une petite bibliothèque faisait office de table de chevet, plusieurs livres, divers pots de crème, un cendrier, des chandelles, une petite valise et quelques sacs de documents en occupaient les trois tablettes. Venaient ensuite la garde-robe et la commode horizontale, d'un bois plus clair, rougeâtre et jonchée de vêtements, de coffrets et d'un téléphone dont la lumière rouge rappelait constamment la présence. De la porte entrouverte, on pouvait voir la vaisselle souillée

qui s'accumulait dans l'évier de la cuisine et les bols pour les chats par terre, au bout du comptoir. J'ai fermé les yeux.

Et puis c'était fini. Nous ne ferions plus semblant. Devant la famille, les amis. Fini le temps du maquillage. Montre-moi tes cernes maintenant. Ouvre-toi les yeux. Fini nous deux et la convention d'un couple tenue à bout de bras pendant trop longtemps. Finie cette histoire, mais pas terminée, pas tout à fait. Nos enfants se chargeraient de nous le rappeler avec leurs beaux grands yeux mariant si bien les nôtres.

Je n'ai pas pleuré à ce moment-là. J'ai pleuré plusieurs semaines plus tard en quittant la maison. « Mais où tu vas, Maman ? » Il faut que je m'écoute. « Je m'en vais travailler. » Et j'avais de la misère à partir, comme si je perdais ma fille. Je me sentais plus petite qu'elle et je lui demandais de me prendre dans ses bras tout en ayant l'air rassurante. Elle n'y a vu que du feu et est retournée devant les bonshommes du samedi matin, immuables, eux. Je vous aime, c'est ce que je leur ai dit avant de claquer la porte derrière moi.

On me faisait des ta-ta à travers la fenêtre pendant que j'attachais mon sac sur le porte-bagages du vélo. Et je gardais le sourire. Une grande fente horizontale dans ma face pour empêcher qu'on voit la fissure qui en partait et qui descendait jusque dans le fond de mes tripes. Je venais de casser ma vie en m'écoulant.

J'ai pédalé et pédalé et plus je pédalais, plus je sentais que je m'enfonçais. Il n'y avait plus de garde-fou. Je venais de tout laisser derrière. Un rayon de soleil est apparu, j'ai senti le vent dans mes cheveux et j'ai pédalé plus fort le long de la voie ferrée, du côté de la rue des Carrières. J'avais une clé toute neuve dans ma poche. Peut-être que tout ne serait pas si noir. J'étais enfin toute seule pour la première fois depuis dix ans. J'étais jeune, j'étais forte, toute une vie encore devant moi, il fallait que j'en profite. Si je mourais demain, je ne regretterais rien. Par contre, si je vivais

encore longtemps, tout pouvait maintenant arriver. Je me suis enivrée comme ça pendant encore quelque temps. L'effort physique que je fournissais me stimulait et je suis parvenue, complètement énergisée, à la petite chambre que j'avais louée dans le Mile-End.

Elle était modestement meublée : un matelas par terre, une table et une chaise, une grande fenêtre à manivelle qui, du troisième étage, offrait une vue splendide sur la ruelle et les bourgeons. J'étais au sommet des arbres et j'avais l'impression qu'on me révélait presque trop d'horizons insoupçonnés. Je continuais d'être étourdie. Je me trouvais, moi, je sentais mes sens à l'affût de toute cette différence, de toute cette nouveauté. Tout changeait et je me félicitais. J'étais vraie et je ne pouvais pas avoir si tort, si j'étais vraie. Et puis la chance d'avoir trouvé cette chambre, ce ne pouvait qu'être un signe. Quelque chose quelque part s'accordait avec moi.

## ELLE SE RONGE UN ONGLE

J'étais obsédée par la femme au bar. Elle m'attirait, m'intriguait, m'emmenait avec elle en se foutant éperdument que je sois là. Myriam était belle, d'une révolte blasée, d'une noble déchéance, elle me parlait étrangement dans son insuffisance. Je la devinais, lui prêtais mes pires vacances, comme si, par son mutisme, elle devenait une partie de moi. Comme si elle était une partie de moi déjà. Il est si dur de parler de soi, de se regarder dans le miroir, d'y examiner son âme et ses ombres tapies en attendant le retour de Johnny. Elle était lynchéenne, elle faisait son cinéma dans la glace et je la regardais se déshabiller avant de prendre son bain. Je la regardais caler son vin au goulot avant de s'enfoncer la tête dans l'eau, cigarette au bec.

Elle s'est regardée dans la glace du bar. Elle voyait à travers moi. Tout ce que je vivais, elle l'avait déjà vécu. Tout ce que je voulais voir, elle l'avait déjà vu. Voulais-je vraiment essayer quelque chose de différent ? d'être elle ? de marcher dans ses souliers ?

Atablée dans ce petit bistro d'Outremont, je la voyais, je la suivais, je mettais mes pas dans les siens. J'épiais mon simulacre se ronger les ongles, suspendue au tic tac de son bracelet sur le comptoir, intriguée par la formule méphistophélique de son sourire. Moi qui n'étais pas supposée, moi qui n'assumais pas, moi qui me cachais et qui attendais je ne savais quel messie, c'était elle qui me sauverait. J'étais le tonneau et elle était la chantepleur, le corps poreux nous filtrant et nous versant dans ce verre qui se remplirait, que pour mieux être vidé. Ou était-ce le contraire ?

La femme au bar ne s'était pas assise, non, elle ne paraissait même pas penser à ce que ça lui donnerait de s'asseoir. Elle se promenait d'un bord puis de l'autre,

tapotait de ses doigts sur le comptoir comme si de rien n'était. Elle a commandé un verre, a regardé les autres clients qui la regardaient, ayant envie de leur cracher en pleine face son mépris. Il n'y a rien de plus beau que de s'affirmer. Bon dieu, quelle époque, semblait-elle dire, où tous se fuient et ont si peur de dire non ou d'élever leur voix. Tout est si noir, peut-être qu'elle mentira, peut-être qu'elle sera une foutue salope, peut-être qu'elle sera au ralenti, peut-être qu'elle se moquera et peut-être qu'il ne vaut rien de vivre sa vie comme si on n'y était pas et que les autres y étaient davantage que nous. Peut-être qu'il faut crier, qu'il faut exploser parfois.

Elle calait son verre de vin blanc comme un trou, comme une fille à la limite d'un tout autre moment. Un grand vide au ventre devait l'habiter. Rien n'allait. Pourquoi faisait-elle semblant ? La femme au bar était sur le bord de tomber, elle devait le savoir. Je le savais. J'imaginai qu'avant d'arriver au bistro ce soir-là, elle avait laissé quelqu'un, qu'en pleine rue, elle lui avait dit : « Il y a des choses que je dois vivre sans toi. » J'imaginai qu'elle voulait une autre vie. J'imaginai qu'elle tentait profondément d'assumer son pari, celui d'avoir besoin d'être seule pour vivre. Son regard fuyait. En quel lieu se réfugiait-elle lorsqu'elle baissait les yeux ? Et que retirait-elle de ses provocations ? Elle était probablement en porte-à-faux avec ce qu'elle croyait que nous étions, nous, les autres clients. Myriam devait penser qu'elle était mieux, que sa vie était plus que la nôtre, que nous ne comprendrions rien de ce qu'elle était ou tentait d'être. C'est vrai qu'elle semblait différente.

Il était une fois des gens qui affirmaient que ce devait être comme ça, puisque c'était comme ça. Mais si elle, elle le sentait autrement ? Elle devait alors chercher à savoir pourquoi tout était comme il était. « Un autre, *please* », a-t-elle dit. Le serveur s'est appliqué. Dans ce bistro, tout le monde faisait comme si, mais ils aimaient les originaux ici. Elle le savait, s'en permettait. Elle n'aurait pas la langue dans sa poche, mais dans ce deuxième verre dont elle léchait le fond. Elle pourrait dire au jeune homme si poli :

- Tout le monde a peur et la peur est profonde et n'est souvent pas où on la pense. Et celle que j'ai, la mienne, au propre comme au figuré, n'est pas celle de cette vieille dame guindée assise là-bas. Il y a des jours où je me demande si je ne suis pas en train de m'enterrer vivante.
- Mais il y a une grande peur que plusieurs partagent, répondrait-il du tac au tac, celle de se réaliser, d'être plus grand que soi, d'advenir au monde et d'avoir le droit d'y prendre une place. Et ça, qui nous en donne la permission ? qui nous le permet ? Qui dit : vas-y, prends le temps qu'il te faut, sois ce que tu dois être, fais ce que tu te dois de faire, va où tu veux aller et fais ce que tu dois accomplir, fais-le, go ? Qui te dit ça ? Personne. Et si quelqu'un te l'a dit, ma chérie, ma sœur, tu es bien chanceuse. Parce que ce n'est pas à moi qu'on l'aurait conseillé. À moi, on disait de faire comme tout le monde, de faire ce qui est adéquat : de m'habiller pour ne pas qu'on me remarque, de mentir pour ne pas qu'on sache, de savoir l'art de n'être rien pour être certain de ne pas déranger.
- Il y a dans tout ça des heurts qui me donnent le goût de me saouler. Et quand je serai bien saoule, ivre morte, j'irai tomber dans les ruelles en criant au scandale. Et ils diront que je n'ai pas été conforme, que je suis sortie du cadre. Ils diront ce qu'ils voudront.

Elle s'est rongé un ongle, semblait distraite, a commandé un autre verre, « Chardonnay Laroche »... Elle posait et tout était sous contrôle. Elle savait ce qui se passait, savait que rien n'allait ce soir-là. Mais ce n'est jamais avec les gens que l'on voit pour oublier que notre vie se brise que l'on dit : « Tu sais, rien ne va. » Elle regardait parfois dehors, en fait, souvent. J'ai présumé qu'elle attendait quelqu'un. Quelqu'un qui ne viendrait pas, car il n'y avait plus rien, je le savais. Elle faisait comme si elle ne se mettrait pas à courir vers la personne aimée et quittée si son téléphone sonnait. Que n'aurait-elle pas fait pour cette personne ? Pourquoi fallait-il

qu'elle fasse semblant que tout cela n'arrivait pas ? Pourquoi aurait-il fallu qu'elle fasse comme si de rien n'était si l'autre était apparu et avait flirté avec elle en lui regardant les hanches, qu'elle avait magnifiques ?

Elle se tombait sur les nerfs, a entamé son troisième verre. Tout d'un coup, une envie de farniente, de ne rien faire, de se laisser sombrer sous les couvertures, de ne plus rien voir, ni personnes ni choses. Ne me demandez rien, aurait-elle pu dire confusément, ne me regardez pas, ne me lâchez pas, partez. Elle ne voulait rien. J'ai déplacé la soucoupe à pain et j'ai écrit d'une petite écriture serrée :

Il n'y a rien sous ses ongles  
 as-tu vu  
 même pas la plus petite trace  
 elle ne les a pas lavés  
 elle le jure  
 non elle n'a pas de témoin  
 non personne ne se rappelle  
 il n'y a rien sous ses ongles,  
 mais si tu portes attention  
 peut-être sentiras-tu  
 quelques relents de toi  
 non je blague  
 non ne t'en fais pas  
 il n'y a rien sous ses ongles,  
 mais dans le fond de sa bouche  
 as-tu regardé

Myriam était gentille, n'avait pas voulu mal faire. Elle devait voir à cette chose qui demandait son attention et avait quitté l'autre, en pleine rue. Elle lui avait dit : « Il y a des choses que je dois vivre sans toi. » Mais lorsque l'on aime, on ne trouve pas

cela compréhensible, n'est-ce pas, Myriam ? L'autre l'aurait acculée contre un mur : « M'aimes-tu ? Dis-moi que tu ne m'aimes pas. » Elle aurait voulu faire du bruit. Elle aurait voulu de la musique forte et ne pas avoir entendu ce qu'on lui disait. Elle aurait voulu faire comme si, comme ça. Elle aurait pensé qu'il n'y avait rien qui pouvait la sortir d'elle-même. « Et si je te dis je t'aime ? » Oh ! C'est demandant. C'est spécial, je sens que cela pourrait ébranler l'édifice, je sens que... Oh ! Regarde là-bas... Il y a des choses que je dois vivre sans toi, aurait-elle répété. « Ah oui ? lui aurait-on répondu. Et si je décidais de me battre pour le contraire ? »

J'ai demandé au serveur un autre verre, « la même chose que boit cette dame au bar, s'il vous plaît ». « Je suis libre maintenant, laissez-moi », aurait-elle pu déclamer, mais, à la place, elle a éclaté d'un grand rire jaune. J'avais l'impression qu'elle me voyait à peine et j'ai baissé les yeux. Quelqu'un chantait un air gai dans ce bistrot français et Myriam s'automutilait, debout au comptoir, mine de rien. J'aurais bien voulu comprendre. J'ai relevé la tête et je l'ai trouvée laide. Je la regardais et il n'y avait rien là de bien séduisant. Je la regardais et j'aurais bien voulu m'arracher les yeux. Je me suis demandé si je me détestais.

Force m'est d'admettre que j'étais devenue étrangère à moi-même. Sujette à des hauts et des bas, sans aucune neutralité. Je voguais entre deux maisons, entre trois, quatre, cinq maisons. Ça n'avait aucune importance. C'était l'été. J'étais une nomade portant sa vie sur son dos. Il n'y avait personne d'autre à blâmer et, de toute façon, j'aimais cet état. Les enfants ne payaient pas pour mon insatisfaction. Ils gardaient leur maison. Ils restaient tranquilles dans leurs habitudes et leur routine. L'errance était le fait des parents qui ne voulaient plus marcher côte à côte, pas des enfants qui avaient besoin de racines. Nous nous échangeions la maison et quand je n'y étais pas, j'allais dans ma petite chambre ou bien je trottais ici et là chez des amis. J'avais de plus en plus mal à la nuque, ça affectait mes épaules, descendait jusqu'à mes omoplates. Je voulais tout assumer, même la douleur. Ce qui peut être dur pour un adulte doit être cent fois pire pour un enfant qui n'a pas la même capacité de raisonner ses sentiments. Je dérivais. Je voulais que tout change. Je voulais des vacances. Je voulais de l'innocence. J'étais en voyage. Tout me semblait inédit. Je voulais du soleil et rien ne me semblait plus enivrant que de découvrir de nouvelles terrasses où prendre un café. Mais il y avait de ces matins où je me trouvais tellement démunie, regrettant les crêpes et les chatouilles au lit ; et de ces soirs solitaires, sans mouvement autre que celui de mes dents grignotant mes ongles.

Il y a deux côtés à toute chose, un côté blé entier et un côté givré. Je ne suis jamais parvenue à choisir et, si pendant une certaine période, je me suis satisfaite d'être une gentille fille qui faisait exactement ce qu'on attendait d'elle et plus encore, il y avait toujours eu, pas très loin, s'immisçant dans mes jeux innocents, la farouche, celle qui enregistrait et accumulait les déceptions. Et plus ça allait, plus je penchais

vers elle, plus elle prenait de place. Jusqu'au point de lui donner la palme et de tuer la gourde.

Quand j'étais petite, environ en deuxième année, un conférencier était venu dans notre classe et avait divisé le monde en dauphins et en requins. Je ne sais pas trop ce qu'il venait faire dans notre école, peut-être nous parler de la culture haïtienne, comme les pompiers du feu. Il allait et venait entre les rangées de pupitres. Il était très impressionnant dans nos petits yeux régionaux, loin de la diversité. C'était peut-être le premier Noir que je voyais en chair et en os. Je me rappelle une peau magnifique, lumineuse, et une veste beige. Il avait divisé la classe en deux et j'avais été classée dans la catégorie « requins » au premier coup d'œil. Dans mes lubies d'enfant, il avait sûrement des pouvoirs, mais j'aurais quand même voulu être un dauphin. Toutes les filles préféraient être un dauphin. J'ai protesté :

- Mais moi, j'aimerais mieux être un dauphin. Ce n'est pas juste.

Il m'a examinée un peu plus attentivement.

- Non, tu es bien un requin.

Il a eu beau, par la suite, insister sur les vertus des requins, il était trop tard. Mélissa, la petite parfaite de la classe, avec sa petite face toute à sa place, était, elle, un dauphin ; aujourd'hui, elle est probablement en couple depuis toujours, avec une trâlée d'enfants, elle reste à la maison, à la campagne, elle fait pousser des tomates, elle est gentille et heureuse. Et c'était encore ça, le dilemme. Qui pourrait bien vouloir d'une vie tout l'un ou tout l'autre ? Tout doux ou tout fort ? Pas assez ou toujours plus ? Gentil ou méchant ? Noir ou blanc ? Trotter sur le bord de l'autoroute en regardant les autres passer à toute vitesse, commenter leur allure, leur style, leur talent ; ou bien filer, sans remords ni regrets, en sortant de la route tracée, en se foutant des spectateurs, en fonçant même sur eux ? Pour moi, ça oscillait

constamment. Et l'entre-deux n'était pas facile à tenir. « J'aurais voulu être un dauphin » serait le refrain de mon blues de mère de famille.

Je m'étais levée tous les matins, résignée, en faisant ce qu'il fallait faire et j'avais été accablée par un grand vide. Maintenant que tout avait éclaté, je continuais de me lever tous les jours, mais j'allais à peine travailler, je faisais tout à reculons et voulais rester en boule sous mes couvertures ; je ne faisais plus ce qu'il fallait et pourtant : le vide était toujours là. J'avais pensé qu'en sortant de la maison tout s'arrangerait, mais il n'y avait rien à faire et pas de solutions magiques existentielles. J'avais l'impression d'avoir perdu toute conviction. Et le problème, quand on ne croit pas en grand-chose, c'est que tout peut toujours être remis en question. Le doute s'installe dans nos gestes, dans nos choix. J'avais décidé d'écouter la petite voix qui me disait que je voulais plus de la vie, que je n'aimais pas ce que j'étais devenue, que je n'étais plus amoureuse de l'homme à côté de qui je dormais le soir. Et puis j'avais choisi de croire en moi, mais je ne l'assumais qu'une journée sur deux.

Pendant cet été de vagabondage, j'ai réalisé que j'allais bientôt avoir 31 ans. Peut-être que tout avait commencé bien avant ma naissance, avec ma mère et son mauvais œil. J'étais de plus en plus tentée d'y croire : ma mère était morte à 31 ans, ayant eu son lot de mauvais karmas, et moi. Je ne savais pas si j'avais eu mon lot de souffrances, mais je savais que je ne me sentais pas du tout prête à mourir. Ça semblait immensément jeune et tragique tout à coup, 31 ans.

## C'EST TRISTE

Je me rappelle avoir voulu aller voir un match des Canadiens. J'étais rentrée avec une amie dans un bar de la rue Sainte-Catherine, à l'est de Pie-IX. Des habitués, tous des hommes, étaient assis en croissant autour du bar. La seule télé avec le son se trouvait derrière. Quelqu'un nous a fait une place en disant qu'on perdait 3-0. Et il s'est mis à me parler pendant que je commandais et payais au serveur deux Heineken.

- Moé, c'est Mike. Je suis un trucker et ton amie est belle comme un ti-cœur. Avec un sourire de même, elle, je la laisserais passer si elle me coupait. Le monde y me coupent tout le temps, on dirait qu'y se rendent pas compte que je pèse lourd pis que je m'arrête pas de même, moé. L'autre fois, j'ai failli faire un ti-tas d'une tite-femme dans son ti-char. A m'a coupé sec frette en sortant du centre d'achats. Qu'est-ce tu voulais que je fasse ? Ç'a passé proche. Moé, je fais 3 000 piasses par semaine, je vais en avoir besoin de 10 000 si je veux passer un beau Noël. Je suis généreux. Je prends jamais de vacances. Sinon, les compagnies qui m'engagent, y vont arrêter de m'appeler si je suis pas disponible. De toute façon, je suis garçon, pis je me prive de rien. 1000 piasses pour moi, 1000 pour le truck pis le reste va aux compagnies. Ça me coûte 1000 piasses de fioul par semaine. Mais c'est pas grave, je suis garçon. Fait 8 ans que je suis divorcé, j'ai 53 ans, pis mon gars y en a 30. J'ai des copines...

Il n'arrêtait plus. Le coup de pelle dans le front de son père parce qu'il battait sa mère. Il avait 10 ans et il s'en souvenait comme si c'était hier. Et moi, je cherchais la fenêtre. Mais elle était dans mon dos et tout ce que j'avais pour m'évader, c'était la

télé, mais on était toujours dans les commentaires d'entre périodes. Je me disais que le match allait reprendre bientôt, qu'il se tairait. Mais il continuait. Il disait qu'il allait brailler quand sa mère allait mourir, parce qu'il avait 50 % de femme en dedans de lui et qu'il n'avait pas honte de le dire. Et que nous autres aussi, les femmes, on avait 50 % d'homme en dedans de nous, mais qu'on ne voulait pas l'admettre. « Moi, je veux bien », avais-je bafouillé.

- Ah oui, les jeunes peut-être. Sinon, les autres, elles veulent faire ta vaisselle pis changer tes choses de place quand elles viennent chez vous. Je lui ai dit : Ti-cul, parce que mes copines, je les appelle toutes Ti-cul, Ti-cul, j'vas te payer un taxi, mais tu reviens pus icitte changer toutes mes affaires de bord. Une femme, c'est faite pour faire l'amour, pas pour faire la vaisselle. Mon père, y flattait pas ma mère, y a lichait pas, y a mangeait pas, y allait drette sec de même, le salaud. Pis je lui ai dit avant qu'y meure. Je lui ai dit, pis je suis pas gêné de le dire : salaud ! pis j'ai craché par terre. Mais ma mère, elle, je vais brailler. Pis je m'en rappelle comme si c'était hier.

À cause de cette dernière phrase, le psychiatre Boris Cyrulnik dirait que c'est un épouvantail qui vit dans le passé. Je l'ai entendu donner ce même exemple de phrase à la radio pour parler des gens qui ne sont pas résilients, des blessés. J'essayais de m'extirper de la conversation qu'on n'avait pas, parce que je ne disais rien. Mais, finalement, un ti-cul est venu le rejoindre et ils sont partis. Juste avant, il s'est excusé de m'avoir autant parlé. Il a dit : « Ç'a d'air que j'avais besoin d'un purgatoire pis que c'était toé. » À mon amie, il a dit « Salut beauté ». Et le gros serveur de rigoler « C'est à moi que tu parles ? » La partie a recommencé. Ils ont pris tout plein de punitions stupides, se sont fait scorer encore par les gros méchants Bruins. J'ai regardé mon amie et je lui ai dit que j'allais rentrer.

Elle m'a alors prise dans ses bras, sans rien demander, entièrement dans la donation de sa chaleur. Gratuit, gratisse, *free, my friend*. Et ça m'a fait couic dans le

ventre et j'ai placé ma tête au creux de l'épaule offerte et je me suis sentie émue, mais je n'ai pas pleuré quand même. Mais j'aurais pu. C'est ça l'important. J'aurais pu. L'évasion concédée par l'épaule de l'autre, le amène-moi-loin-d'ici qu'un acte de tendresse a attisé chez moi m'a fait m'interroger sur le besoin d'amour réel que j'avais. Étais-je une petite fleur ? *God!* Ç'a duré quatre secondes et quart ! Je suis partie en me demandant où j'habitais vraiment. L'autobus Ontario était à moitié vide. Je me rappelle m'être coupée du monde, que la musique dans mes oreilles beuglait et d'avoir pensé : « Ce soir, je ne baiserais pas ma douleur pour qu'elle s'en aille. »

Quand ma mère est morte, ils sont venus me chercher. J'étais à la piscine. Et je prenais mon temps, et je me séchais les cheveux, et ma douce tante quelque peu désespérée qui me disait de me dépêcher et qu'on allait voir ma mère et qu'elle m'attendrait à la sortie des vestiaires, et moi qui fanfaronnais et qui prenais mon temps et qui me séchais les cheveux, et ma tante de me dire que je pouvais bien avoir les cheveux mouillés, et qu'on était pressées et qu'on devait y aller et moi qui prenais mon temps. Ma douce tante, accompagnée d'un oncle qui conduisait et d'une belle-sœur, et qui s'est assise avec moi à l'arrière d'une de ces énormes minoues familiales en simili-bois, et eux de demander si elle me l'avait dit, et elle de dire que non, qu'elle n'était pas capable. Et le silence et les questions. Est-ce que ça fait longtemps que tu n'as pas vu ta mère ? Et moi, trois ou quatre jours. Silence. Est-ce qu'elle te manque ? Euh, oui, oui. Et moi, qui n'avais aucun sixième sens, qui n'avais aucune idée de ce qui se passait et qui ne me posais miraculeusement aucune question. Et le silence. Et j'ai osé penser que j'avais été dérangée dans ma journée, que j'aurais pu aller la voir le soir. Es-tu contente d'aller la voir ? Oui. Et je me suis mise à être contente d'aller la voir, à ce moment-là. Je ne me rappelle pas avoir débarqué de l'auto. Et puis, là, ce dont je me souviens, c'est d'un long corridor, une lumière forte, moi qui marchais devant, je connaissais le chemin et eux étaient derrière moi. J'étais seule et je gambadais presque dans les corridors de l'hôpital, réellement heureuse maintenant de faire une visite-surprise à ma mère. Et d'autres

tantes étaient devant la porte de la chambre et j'ai constaté qu'on m'attendait et avant de rentrer, il y en avait deux, chacune a pris un côté de moi, elles se sont abaissées à mon niveau, mais chacune a regardé ailleurs. C'était bien long ? Elle était à la piscine. Me l'avaient-ils dit ? On m'a dit qu'on venait voir maman, je suis capable de parler. Et de les regarder. Et eux de hausser les épaules et de regarder par terre. Pas capable. Et moi de rentrer dans la chambre, entourée des doyennes de la famille, et de voir qu'ils y étaient tous. La très nombreuse famille de ma mère était entièrement rassemblée dans cette petite chambre à lit unique. Et j'étais seule et je les regardais tous. Et l'information était lente à entrer. Et je regardais ma mère décharnée, squelettique, les mains jointes, qui semblait dormir parfaitement malgré la cohue silencieuse d'un tel troupeau. Et je me disais qu'elle dormait. Et on m'a tenue et je n'étais pas très bien. Non, je ne me sentais pas très bien. Le petit crucifix en or autour du cou de ma mère. Et tout le monde me regardait et tout le monde avait les yeux pleins d'attente et d'eau, et on me regardait et qu'est-ce qui se passait et tout est devenu flou, une panique, un manque, et ça s'est creusé devant mes yeux à toute vitesse. Et ils me regardaient tous et je ne savais quoi faire de ces regards, et j'ai eu peur. Et ma tante préférée à ma droite et des gens qui se sont levés et voilà qu'on m'a assise et la plus vieille des sœurs de ma mère à ma gauche, la seule qui a osé le dire, enfin, et ta mère est morte, petite, ta mère est morte. Et moi, dont le monde a basculé à cet instant très précis, j'ai plié la nuque. Pauvre petite, sois forte. Et, de cette journée, je ne me rappelle plus de rien. On m'a dit plus tard que j'étais rentrée, que j'avais assisté aux funérailles, première rangée, merci, et que j'avais pleuré devant sa photo.

## CLOSER

Je ne savais pas ce que la femme au bar savait. La tête basse, le dos courbé, elle semblait prise en elle-même, en un endroit où je n'avais pas accès. Elle troquait un ongle pour une gorgée. Je ne savais pas comment je me sentais, mais j'étais plutôt tout croche. J'ai pensé qu'elle ne faisait attention à rien et j'ai regardé le serveur qui gardait la tête bien haute pour ne pas éternuer pendant qu'il remplissait les poivrières. C'était ce moment qu'elle choisirait pour dire :

- Quand il n'y a pas de problèmes, je me demande pourquoi je me lève le matin. Quand je n'ai pas à m'inquiéter, ou à affiler mes armes pour la bataille à venir, quand il n'y a tout simplement rien, j'ai l'impression que je vais aller chercher inconsciemment n'importe quelle vieille connerie compliquée qui pourrait m'exciter un peu et me rendre vivante en sentant que je la combats.

Un accordéon lancinant traînait ses notes dans les haut-parleurs. Quelqu'un avait tamisé les lumières. Et le couple en profitait pour se tâter les cuisses en dessous de leur table. Ils m'agaçaient et j'ai détourné mon attention sur le serveur et ses poivrières. D'un ton posé et trop mature pour son âge, il répliquerait à Myriam :

- S'attirer des problèmes est probablement un besoin humain comme se nourrir, aimer ou dormir. On se définit par les crises que l'on traverse, je suppose. Le reste est de la saveur ajoutée. On dit à l'autre : « J'ai besoin d'espace, besoin de me trouver moi-même... Ce n'est pas toi, c'est moi. Tu es parfait, c'est moi qui... Je dois y aller, je dois le savoir, le prouver. J'ai besoin de... Besoin de... » Ah, tout ce qu'on n'a pas dit et qu'on ne sait probablement pas. Les complications ne sont souvent pas où on les pense. « J'aimerais vraiment

qu'on reste amis. Je tiens toujours beaucoup à toi. » Et puis, on se sent comme quelqu'un d'autre ressemblant à ce qu'on pourrait être. On se regarde dans le miroir avec un sentiment d'étrangeté, le même que si on s'était rasé la tête. Et on continue, on avance, il le faut bien, parfois on regarde derrière... *Objects in the rear view mirror may appear closer than they are.* Ça donne une raison de se lever le matin, de mettre un pied devant l'autre, de connecter les causes aux effets, de commencer un nouveau périple.

La femme a levé la tête. Elle a regardé derrière elle dans le miroir. Elle a passé la main sur son front, a déjeté son toupet et a soupiré. J'ai cru entendre : « Le sentiment de liberté n'est pas une question de technique. Il faut être prête à partir seule. »

Il m'avait fallu faire quelque chose de spécial pendant l'été et, sans prévenir personne, j'avais décidé d'aller à Québec. J'étais coincée, les genoux trop près du menton, assise à l'arrière d'une voiture sport au toit ouvrant, un haut-parleur de chaque côté de la tête, les fesses résonnant avec la basse pulsative de Styx et je me disais que je n'avais rien vécu de pire. En terme de « spécial », j'étais servie. J'aurais été prête à avouer n'importe quoi pour que ça cesse. Positivement, je me disais que ça ne pouvait pas durer. Trois heures de route, c'était assez long. On n'écouterait pas *Come sail away* en boucle. Du courage, ça irait. L'album des *Greatest Hits* finirait par être fini. Je me rappelle avoir presque souhaité un accident d'auto. Quelque chose de gros, brisant à jamais et le disque et les speakers et les couilles de ce gars qui conduisait comme s'il était poursuivi. On devrait pouvoir établir des règles avec l'agence de covoiturage. Cocher les cases de ce qui est acceptable ou pas. Les conducteurs devraient déclarer la musique qu'ils écoutent, si j'avais su, j'aurais accepté de partir le lendemain avec du jazz, du classique, du punk, du rap, n'importe quoi, mais pas Styx. J'avais apporté un livre que j'étais incapable de lire. Comment faire quoi que ce soit d'autre que de subir ? J'étais inapte à penser à ce que j'allais

faire en arrivant. Je voulais me faire un plan, mais il y avait des synthétiseurs qui lyraient et j'avais le goût de me grafigner. En plus, ils chantaient en groupe ! *I feel so helpless like a boat against the tide* moi aussi et je ne voudrais plus être *alone with you*. La musique était tellement forte que je ne pouvais rien dire au conducteur et à l'autre passager assis en avant. Les drums embarquaient et le conducteur s'époumonait. Il roulait vraiment trop vite. Comment pouvait-on rouler trop vite sur ce genre de musique ? Et où était la police quand on avait besoin d'elle ? Il était dangereux, ce mec. Vraiment, je n'osais pas trop m'opposer. Je ne le savais pas, mais, décidément, les gens qui écoutaient du Styx avec autant d'enthousiasme me faisaient peur.

Personne ne me sauvera ha ha ha AMERICAAAA. Je lui ai tapé sur l'épaule et lui ai demandé si je pouvais regarder dans son étui de disques. J'allais tenter le tout pour le tout. Tenter une échappée vers quelque chose de moins terrible. Il n'y avait rien qui m'intéressait vraiment, mais tout me semblait mieux que cet affreux *yeah* que l'on me garrochait dans les oreilles. Je lui ai demandé ce qu'il allait faire à Québec, je ne sais pas pourquoi je n'y avais pas pensé avant. C'était une idée de génie : il était obligé de baisser le volume pour qu'on s'entende. Tant mieux, parce que ça devenait de pire en pire, parce que *my brain is boiling* en même temps que celui de *Mister Roboto*. Au moins, il fallait leur donner du crédit, ils avaient su insérer dans leurs chansons l'état exact dans lequel se trouvaient ceux qui les écoutaient. *Oh, excuse-moi, je ne t'entends pas bien*. Il baissait encore le son. Ouf. *On est rendus où là ? Ah oui ! Déjà ? Je n'ai pas vu la route passer*. N'importe quoi. Un party chez des amis ? *Cool*. Mais il a eu fini de parler et il a remonté le son, c'était sa toune qu'il a dit. C'est là que j'ai décidé de jouer le tout pour le tout. Fini de se battre. J'ai chanté avec lui à tue-tête : *Babe, I love you*. L'autre passager m'a regardée comme si j'étais une vraie conne. Mais moi, je savais ce que je faisais. Il fallait battre le diable avec ses propres armes. J'allais embarquer dans son jeu. J'avais vu, dans son étui, un *best of* des années 80 qui devrait, je le supposais, changer un peu la donne. Aussitôt que

*Babe, I love you* s'est terminée, j'ai attaqué. *Heille, Sébastien, Ça, ça te tente-tu ? Me semble que ce serait pas pire.* Mission accomplie. Je me suis autocongratulée et j'ai rentré ma tête des bancs d'en avant vers la banquette arrière, épuisée.

Dans le fond, il n'était pas de mauvaise foi. Si je lui disais que j'aimais, il acceptait. Il était dans son auto, voulait nous impressionner par sa maîtrise de la vitesse et par ses connaissances musicales. C'était ce qu'il avait à nous montrer. Ce gars ne prenait pas des passagers par humanisme. À la limite, ce n'était pas tant pour partager les coûts de l'essence non plus. C'était long trois heures quand on ne voulait pas trop passer du temps avec soi-même. Il avait tout prévu. Il nous offrait même le joint, en prime. Ça, je voulais bien. Je lui ai quand même fait jurer de ne pas remettre Styx, question de ne pas débarquer à Sainte-Foy complètement paranoïde.

Pat Benatar, *Love is a battlefield*. J'ai écouté, comme il n'est possible d'écouter que lorsqu'on a fumé. J'appréciais le volume fort, l'impression de vertige qui m'envahissait à cause de la vitesse. J'aurais presque eu envie de courir à côté de l'auto. Je m'imaginai le vent dans les cheveux. Cette chanson me donnait l'impression d'être forte, invincible, de pouvoir passer à travers les épreuves en accélérant légèrement et en détournant à peine la tête. Je laissais tout derrière moi, tout ce qui ne pouvait pas me suivre. *Excusez, laissez passer, j'ai une vie à vivre là.* Ni promesses, ni regrets, je n'avais besoin de rien. La vie était un champ de bataille et je ne me laisserais jamais abattre. Et moi et toutes les autres, nous serons fortes, et si quelqu'un pense venir dans nos vies comme une béquille, il se trompe et... Tiens, la musique avait changé d'air. Qui était-ce donc ? *I just died in your arms tonight...* Cutting Crew, m'a dit mon conducteur, il l'aimait bien, celle-là. Il allait faire éclater ses haut-parleurs. J'écoutais et j'ai pensé à ma mère qui, paraît-il, aimait bien fumer son petit joint aussi. J'ai pensé qu'elle aurait aimé cette chanson si elle avait compris l'anglais.

En tout cas, elle aimait Herbert Léonard. Je me suis rappelé que j'étais toute petite et qu'elle me parlait de boucles d'oreilles que j'avais perdues ou que je ne devais pas perdre parce qu'elles étaient en or et qu'il fallait que je fasse attention. Nous écoutions *pris en flagrant délit de tendresse encore tout éblouis de promesses, dans une ultime étreinte, oublier tout, j'aime te voir frémir sous mes doigts, j'aime quand tu soupire contre moi et mourir, mourir en toi* à répétition, et ma mère faisait toujours reculer la chanson parce qu'elle essayait de la transcrire en même temps et qu'elle n'était pas toujours certaine des mots qu'elle entendait. Et je devais être bien sage et garder le silence afin qu'elle puisse se concentrer.

J'avais des trous dans les oreilles depuis que j'étais bébé. Ma mère m'avait expliqué que ça ne faisait pas vraiment mal aux bébés et qu'on était mieux de les faire tôt, parce que ça disait tout de suite à tout le monde que le rejeton était une fille et qu'ainsi, on s'y habitait mieux, aux trous. Même que le grand avantage était que le trou ne se refermait jamais. C'était sûrement vrai, je n'avais jamais eu besoin de me les refaire percer. Je me suis souvenue que la boucle que j'avais perdue représentait le contour de deux petits cœurs vides, enlacés.

Mourir en toi : c'est drôle ce qui nous attire parfois. Être pris en flagrant délit de tendresse n'est qu'un autre plaisir avorté, gracieuseté de votre société, mesdemoiselles et mesdames. Veuillez recueillir, que votre réceptacle soit assez grand pour admettre la semence, que votre amour soit inépuisable. Et nous vous chanterons de belles rengaines où l'accouplement rime avec la mort, et vous hocherez vos têtes et vous en écrirez les paroles et votre sang battra plus fort et la voix vous manquera et vos lèvres chercheront le fruit du plaisir défendu et vous aurez des mots troublants et vous coucherez votre enfant doucement, tendrement, tout près de votre tombe.

J'ai pensé que je pourrais dormir le reste du voyage. Mais comment dormir sur du Pet Shop Boys ? Grande question existentielle. J'ai pouffé de rire toute seule et je

me suis dit que c'était ce qui était bien avec la musique de ces années-là. De un, personne ne voulait jamais dormir, de deux, on avait très souvent l'impression de jouer dans le vidéoclip, comme si la musique devenait, mine de rien, la trame sonore de chacun de nos mouvements. Peut-être que j'étais quelque peu théâtrale ou trop gelée, mais à ce moment précis, j'ai eu le goût de vivre en marchant d'un pas décidé, pendant que les décors changeraient derrière moi : une voie de chemin de fer, un champ de foin, une ruelle crottée, la mer au loin, toujours dans un mouvement vers l'avant. La seule différence avec maintenant, c'était que le nous manquait. Je ne me sentais pas dans un groupe générationnel qui foncerait collectivement dans la vie. J'étais plutôt individuelle, pas par choix. Peut-être était-ce cela qui faisait toujours rêver dans la musique américaine des années 80. Parce que la musique québécoise de ces années-là était tout sauf rassembleuse après l'échec du référendum. *We are strong. Together.* Même dans cette auto, nous étions trois personnes toutes seules. Et je ne serais pas allée au party de Sébastien même s'il m'avait promis tout ce dont je rêvais, parce que j'étais plus intéressée par tout ce qui nous séparait que par ce qui nous liait. J'aurais eu trop peur, de toute façon, qu'ils se mettent tous à vouloir écouter du Styx. Ça aurait été comme un cauchemar. Et l'autre, ce silence posé là, en avant, je n'avais aucune envie de percer ses mystères, de voir plus loin que son introversion, de me dire quel gentil garçon discret, ce doit être un rêveur. Non, je m'en foutais. À la pyramide de Sainte-Foy, on se séparerait et ce moment passé ensemble n'aurait rien voulu dire pour aucun de nous. À part faire l'économie de sa solitude pour le chauffeur et économiser sur le prix du billet d'autobus pour les passagers.

Boy George ! Héros de mon enfance ! Je me suis rappelé que j'aimais cette chanson à 7 ou 8 ans. Je chantais très fort : *komma komma komma komma komma kammillionne, you commanne go you commanne go wohoho* ! Un jour, ce n'était pas ma fête ou rien, ma grand-mère, en visite, m'avait apporté un rare cadeau. Pas parce qu'elle était chiche, plutôt parce qu'avec tous ses petits-enfants, elle ne pouvait pas

gâter tout le monde. Elle m'avait apporté un poster de Michael Jackson. Il avait un habit jaune à paillettes brillantes – ou était-ce seulement ses gants qui étaient canari ? – toujours est-il que j'avais osé émettre du bout des lèvres ma déception devant le fait que ce n'était pas Boy George et qu'elle l'avait très mal pris. J'avais ouvert le tiroir de l'ingratitude des enfants. J'en ai entendu parler pendant des années, enfin j'exagère, je devrais dire jusqu'à ce que tout le monde meure. Ma mère m'avait obligée à m'excuser et Michael avait trôné derrière ma porte de chambre pendant quelque temps. Là, j'écoutais attentivement les paroles et je me disais que c'était le bon temps où personne ne comprenait l'anglais et où tout le monde chantait n'importe quoi sur des airs accrocheurs. Je n'étais pas certaine qu'en français les difficultés d'être un jeune gai auraient passé aussi bien à la maison. Disait-il : *Wet golden dreams* ? Je me marrais toute seule dans le fond de l'auto.

Il faisait nuit lorsque je suis arrivée, l'amie que je comptais visiter n'était pas chez elle. J'ai décidé d'aller flâner dans le Vieux. Et j'attendais quelqu'un ou quelque chose, accoudée sur la balustrade de la Terrasse Dufferin. Un homme se promenait tranquillement et s'est adossé, sans demander la permission, à côté. Il m'a offert une cigarette.

- Prier Dieu, c'est prier dans le vide.
- Hein ?
- C'est Maître Eckhart qui disait ça.
- Ah bon. Je pensais que de prier remplissait le vide...
- Non, mais ça le circonscrit, qu'il a dit, en accompagnant la parole d'un geste me dessinant une sorte de cavité.
- En quoi c'est une solution alors ? En quoi c'est une réponse ?
- Mais ce n'est ni une solution ni une réponse.
- Ça répond à un besoin quand même ?

- Je suppose que ça tente de répondre à une certaine perte de sens. C'est ce qui m'y a amené en tout cas. Parce que mes parents sont plutôt scientifiques. D'ailleurs, ma mère a très mal pris mon choix de carrière.
- Et le vide, il est toujours là ?
- Oui, il faut laisser le vide vide si on veut que Dieu vienne le remplir.
- Et Il vient remplir ton vide ?
- Non, mais ça m'occupe.

Je l'ai regardé fumer. La nuit était humide et fraîche, j'ai remonté ma fermeture éclair et mis mon capuchon. Il a repris :

- Tu sais, nous nous pensons si forts. Nous nous érigeons en juges et décrétons avec toute la force de notre mental que nous savons ce qui est bien et ce qui est mal. Je ne crois plus aux méchants et aux gentils. Et la justice a pris le bord.
- Mais tu crois en Dieu ?
- Oui. Avant, quand on me prouvait que j'avais tort, je pensais que j'avais perdu et que la vie était cruelle. Maintenant, je sais que je ne sais rien et que la vie est aléatoire. Je ne crois pas que Dieu soit juste, Dieu est un bébé qui n'a jamais su quoi faire de la lumière et des ténèbres qu'il a créées.
- J'ai froid.
- Tu veux qu'on aille quelque part ?
- Je ne crois en rien, mais ce serait un moindre mal de mourir si je pouvais juste tenir pour acquis que j'ai du moins vécu, que j'ai pu être un tout petit peu signifiante, il me semble que je partirais en paix.
- Mais tu ne vas pas mourir tantôt. Et croire en Dieu, ce n'est pas de savoir, au moment de notre mort, que les humains étaient laids, mais ô combien signifiants. Imagine les regrets que tu aurais.
- Laid, mais signifiants...

- Croire en Dieu, c'est croire en quelque chose qui nous ressemble.
- Laid, mais signifiants...
- À chaque minute de notre vie, pas seulement au moment de mourir.

Je l'ai suivi, espérant qu'on pourrait être égoïstes ensemble. Tu veux-tu être mon ami ? Oui, qu'il a dit, et ce n'est vraiment pas loin. On passe devant l'hôtel de ville, on descend la rue Sainte-Famille...

Il avait du cognac et je lui ai expliqué que j'arrivais depuis peu à en boire, en fait, depuis que j'avais compris qu'il ne fallait pas le respirer en le buvant. Le cognac distille le genre de brûlure à laquelle on peut très bien s'habituer. Et l'ivresse. Et la parole. Il ne parlait que de Dominicains que je ne connaissais pas. D'ailleurs, je n'en connaissais aucun, des Dominicains. J'aurais voulu qu'il en vaille la peine. Je lui ai dit que je ne couchais jamais le premier soir, mais qu'il n'avait pas à s'inquiéter, je couchais souvent le deuxième. Il a ri et je me suis endormie. J'ai fait un drôle de rêve. J'avais décidé de fuir et on m'avait offert de me réfugier dans une maison de campagne. J'étais tellement endormie. Je me suis dit quelle bonne idée. On m'a fait visiter. J'aurais pu dormir dans le salon ou dans la chambre d'amis, mais d'autres invités étaient attendus pendant la fin de semaine et je leur ai cédé ma place. C'était normal puisque j'étais la plus jeune, je leur laisserais le confort. Il y avait au sous-sol une toute petite pièce sans meubles. En rénovation, pas de fenêtres, les murs étaient recouverts du plastique de l'isolant qui débordait sur le plancher pas fini. J'y ai passé le balai pour parvenir à bien y respirer. Je savais que c'était la pièce pour moi. Mais il y avait dehors aussi, la neige était blanche. Et c'est finalement là que j'ai dormi. En boule, dans le haut des escaliers de béton pour descendre à la cave, à l'intersection du sentier déneigé. Au petit matin, mon hôte m'a cherchée. Intarissable, je lui ai dit à quel point j'avais bien dormi et que ça faisait longtemps que je n'avais pas dormi dehors et que c'était merveilleux ce sommeil et que je n'avais jamais eu froid et qu'il

y avait maintenant le soleil qui scintillait sur le fleuve à moitié gelé. On m'a souri avec quelque chose d'inquiet dans les yeux. On se réjouissait pour moi, disait-on. J'ai haussé les épaules. C'était la meilleure chose qui pouvait m'arriver.

Mon ami de passage m'a réveillée d'un coup de bassin et d'une citation de Heidegger : « L'angoisse est la disposition fondamentale qui nous place face au néant. » Il a rajouté : « Il faut se libérer de Dieu pour l'atteindre ». Je n'en pouvais plus. J'avais mal à la tête. J'ai bu un grand verre d'eau et je me suis dépêchée de filer pour me payer un de ces déjeuners copieux, seule chose devant laquelle je voulais bien être placée ce matin-là. Avant de sortir, je l'ai remercié de m'avoir fourni un endroit chaud où dormir.

J'ai marché en m'éloignant du fleuve. J'ai passé les vieilles portes et me suis décidée pour un petit établissement chamarré de la rue Saint-Jean-Baptiste. J'en ai profité pour appeler mon amie qui était enfin chez elle et nous avons convenu d'un rendez-vous en après-midi. Je me rappelle avoir pensé que, malgré le froid, je pourrais aller siester sur les plaines d'Abraham, en l'attendant.

J'atteignais l'âge éternel de la mère et il ne se passait rien de spécial. Je ne sais pas à quoi je m'attendais. Elle semblait si loin maintenant.

## VIDE

Avant tout ça, je me disais que j'étais comme un ballon de plage. Vide ou pleine de rien, de l'air que je respirais et encore, peut-être de quelques grains de sable. Je ne flottais pas, je rebondissais, sachant comment me placer pour être bien frappée et aller un peu plus haut. Je n'étais pas ballottée, du genre victime, sans contrôle sur sa vie. Non, non, non. Plutôt, je me disais que je *voulais* être un ballon de plage, que je l'avais choisi, que je m'arrangerais pour rester dans l'éther le plus longtemps possible. Comme ça, j'aurais complètement l'impression d'être irréaliste, de ne tenir à rien, d'être pratiquement rien. Ça pouvait paraître facile, mais ce n'était pas le cas. Je me donnais même du mérite. Je réfléchissais à tout ça. Je théorisais, me justifiais.

Être vide : ça fait peur, expertisais-je. Il faut lutter contre la tentation de combler, de remplir, d'être en excès, en surcharge. Il faut faire le ménage régulièrement pour enlever toute particule susceptible de s'accumuler. Il ne faut prendre de chance avec rien. Parce que sinon, on vole mal et on reste moins longtemps en haut. Il faut éviter l'amour et ses avatars, même une amitié, une vraie, peut être dangereuse, car ça attache et, quand on est un ballon, c'est la dernière chose qu'on veut, ça, être attaché. Il faut vouloir aller haut, mais il faut toujours prendre garde au moment de la descente. Notre carapace fragile ne supporterait pas tout ce qui pourrait la transpercer. Il faut éviter les clous, les poignards, les morceaux de verre, de métal, les branches, les clôtures, les émotions fortes. La chute doit être douillette. Il faut rester sur la plage.

Je me disais tout ça. Je pensais au fait que je pourrais m'ouvrir. Je présumais que si cela m'arrivait, un jour, il me faudrait du temps pour me reconstruire. Le rien qui me gonflait ne se retrouverait pas comme ça. Je présumais. Il me faudrait devenir une autre métaphore. Juste d'y penser me donnait le vertige et je remettais à plus tard les décisions. Je ne choisissais rien, me laissais voler, profitais de la vue. Et puis ce fut obligatoire, j'ai redescendu. Il me fallait être propulsée de nouveau. Mais rien, le néant, l'infini de la chute.

Et puis, j'ai atterri en criant dans le parc Lafontaine après une soirée bien arrosée. J'ai éclaté de peur, de rage et de culpabilité. Quelqu'un me tenait la main, je ne voyais rien. J'étonnais en expirant la fuite du vide, l'excès me rattrapait. J'étais trop pleine, je débordais et je ne pouvais plus onduler là-haut. Je m'attachais sous cet arbre. Je me perforais de l'intérieur. De mes petits trous jaillissait ma substance, le souffle dormant que j'avais gardé sous caoutchouc en pensant que ma survie en dépendait.

J'ai pris un taxi pour rentrer. Le lendemain, j'ai fait comme si. Et puis, je lui ai demandé comment il allait, comment allait sa vie amoureuse, s'il était heureux. Mais c'était fini. Tout était bel et bien fini. J'aimerais ça le dire comme Mike le dit à ses ti-culs. J'aimerais ça le dire comme un coup de pelle dans le front de son père le dit, mais ce ne serait pas vrai.

Dimitri m'a apporté le canard braisé et un autre verre de rouge maison. Il m'a dit quelques mots d'usage. Il m'a semblé tout à coup préoccupé et je me suis demandé comment parler de ces mots qui n'expriment rien, du silence. Il serait une fois un homme et une femme qui ne se diraient rien et dont le silence ne contiendrait rien. Que dire de ce couple impassible et de prime abord sans souci ? Comment faire une histoire du vide ? Il y aurait un tas de choses à dire sur le décor, l'atmosphère générale de l'endroit. Je pourrais évoquer ce que ces personnages avaient fait la veille. Mais le silence comme un lien, comme un pont au-dessus des fossés, le silence

comme la seule vérité serait tout ce qu'il y avait à dire de ce qui relirait cette femme et cet homme. Un grand silence qui se remplirait de rires et de pleurs d'enfants, mais qui, sans eux, ressemblerait à un trou noir, absorbant tout à la ronde.

L'homme que j'avais quitté avait fait les cent pas et j'étais restée là. Lorsque nos regards s'étaient rencontrés, il ne s'était rien passé. Une hésitation quelquefois semblait passer dans ses yeux, parfois dans les miens, mais jamais en même temps. Certains parleraient d'un silence électrique pour dire que le silence charrie quelque chose, comme un courant, comme si le silence était porteur d'une charge, d'un vouloir dire qui ne s'exprimait pas, comme si le silence était plus grand que le silence même. Pourquoi donc avait-il hésité en croisant mon regard, si ce n'était pour enfin s'arrêter et dire quelque chose ? Pourquoi douter devant un silence qu'on ne voudrait surtout pas briser ? Peut-être parce que l'amour vécu en silence a quelque chose du blâme...

Je projetais la situation. J'imaginais l'homme. Il ressemblerait à Dimitri. Il serait assis sur une chaise de bois noir dans le chalet de ses parents. Il tapoterait légèrement de ses doigts le dessus de la table puis se mettrait debout. Il serait dans l'impatience. Il souhaiterait faire quelque chose d'utile pendant qu'il attendait. Il ferait la vaisselle. Puis il ramasserait les journaux, faisant ensuite une pile bien droite des revues, de la plus grande à la plus petite. Ensuite, il sortirait. Sur le balcon derrière la maison, il humerait l'air. Je présumais qu'il aurait remarqué que le vent s'était levé, qu'il remonterait la fermeture éclair de son manteau et descendrait les quelques marches, qu'il ferait quelques pas dans la cour et en sortirait, tout en jetant un œil aux fenêtres toujours éclairées du voisin. Sous les pins, il se sentirait plus libéré et aurait envie de s'étirer pendant qu'il marcherait, le cou d'abord, gauche droite, les bras ensuite, vers le haut, les épaules, vers l'arrière, tout le tronc; en faisant cela, son rythme de marche s'accélérait. Il aurait un peu peur d'un chien qui se mettrait à japper gravement dans l'obscurité, s'arrêterait, mais devinerait qu'il devait

être attaché, car le jappement ne s'approcherait pas. Il penserait au fait que c'était étrange de devoir s'arrêter pour sentir ce qui bougeait ou ne bougeait pas autour. Les animaux devaient mieux percevoir que nous le mouvement. Ils devaient le sentir tout en se mouvant eux-mêmes. La chasse devait en dépendre. Et puis, il n'y penserait plus. Il voudrait faire le vide et surtout oublier qu'il attendait. Il se dirigerait rapidement et instinctivement vers la rivière. Le son tumultueux de ces flots se mêlerait à celui du vent dans les branches, de sorte qu'il serait difficile de savoir si on en approchait ou pas. Il ne prêterait pas attention au téléphone qui sonnerait joyeusement dans la poche de son manteau.

J'imaginai la femme, la main au front et titubant légèrement, qui passerait les barrières d'un parc d'attractions en montrant une carte devant un lecteur. Elle aurait les cheveux blonds de Myriam. Il ferait nuit. Il n'y aurait personne, comme dans les films. Elle saurait exactement vers quoi elle se dirigerait et marcherait en ligne droite, sans même jeter un œil du côté des autres manèges. C'était le bateau qu'elle voudrait. Elle saurait comment le mettre en marche et embarquerait dedans. Elle ne s'assoierait pas sur les bancs réservés avec la barrière de sécurité, mais resterait debout sur le pont. Le bateau prendrait de la vitesse. Il balancerait et monterait de plus en plus haut. Elle aurait le vent dans les cheveux et s'agripperait aux cordes décoratives du faux bastingage. Son cœur battait de plus en plus fort. Elle s'orienterait tant bien que mal vers les pièces d'assemblage croisées du milieu et entreprendrait l'ascension des cordages du mât. Le bateau irait vite, dans un mouvement de va-et-vient, de gauche à droite, de haut en bas, et elle userait de toutes ses forces pour continuer à grimper. Cela semblerait très haut, comme un troisième étage. Une fois rendue à la vigie, elle s'y retiendrait pendant un très court instant. Puis elle plongerait, à bout de forces, tête première, et s'effondrerait sur le plancher. Personne ne serait là pour arrêter le manège et elle ne se sentirait pas la force de se relever. Elle arriverait à prendre son cellulaire dans la poche de son manteau et composerait un numéro. Sur un répondeur, elle dirait où elle est pour qu'on la trouve le lendemain matin, lorsqu'on la

chercherait. Puis elle lancerait l'appareil au bout de ses bras et se laisserait glisser d'un bord et de l'autre chaque fois que le bateau monterait ou descendrait, comme une boule de papier froissé. Un étrange berceau dans lequel elle se heurterait sans cesse à cette prégnante impression que le seul acte pur de liberté que l'on puisse faire est trop souvent le dernier.

## OÙ SE TROUVE LA LUMIÈRE

J'avais besoin de voir ce qu'il y avait derrière les immeubles là-bas. J'ai décidé d'y aller et j'ai tout quitté, mais je ne savais même pas ce qu'il y avait derrière moi. J'avais toujours pensé être tellement sincère. Je ne pensais pas que taire ce qu'on aurait dû dire était la même chose que d'affirmer ce que l'on savait être faux, c'est-à-dire mentir. Comment une chose pouvait-elle sembler si bien, si vraie, une minute, puis devenir si fausse, si peu en accord avec ce qu'on ressentait, peu de temps après ? Comment pouvait-on être si changeant ? Je me regardais, j'existais et je ne savais rien de ce que je voyais, de ce que je vivais, de ce que j'étais. Je pensais que je savais quelque chose. Je m'accrochais à l'idée que je me connaissais. Et tout avait viré de bord, à l'envers. Comme une autre facette de la même chose. Comme son propre reflet familièrement étranger dans un miroir. Toujours moi, mais je n'étais plus ce que j'avais été la veille. Je ne me reconnaissais plus. La femme au bar, elle, ne s'enfargerait pas dans les fleurs du tapis.

- Mon corps est un outil bien peu utile. Et je le cire à chaque orgasme. D'ailleurs, ce corps me manque, dirait-elle au serveur. Je passe proche de penser que j'ai une hémorragie cérébrale. Me balancer avec...
- Oh.

La discussion deviendrait sérieuse. Dimitri déposerait le verre qu'il essuyait depuis quelques minutes et enchaînerait :

- Peut-être devriez-vous faire du sport ? J'ai entendu parler d'une bonne école de kickboxing. Beaucoup de femmes s'y mettent, vous savez.
- Peut-être qu'il faut croire au corps. J'avais reniflé de mépris lorsqu'on me l'avait timidement suggéré. Mais comme je pense qu'il n'y a rien après notre mort, peut-être n'y a-t-il que lui de notre vivant. Faire confiance à ses mains, ses pieds, ses jambes, son cœur, sa tête, son système digestif, aller voir l'acuponcteur, le massothérapeute, assez dormir, boire de l'eau, manger des fruits, se dire que quand l'appétit va, tout va... *God !*
- Les petites choses sont parfois difficiles à voir quand on a l'impression d'être enterré vivant par les grosses. Mais je suppose que ça dépend du poids que l'on met sur lesdites choses. Parfois, c'est la tonne de petites choses qui font perdre de vue les grosses. Et puis, nous devrions regarder la télé plus souvent, nous divertir. Il y en a qui disent qu'il vaut mieux que certaines choses restent tranquilles, voire inconnues.
- Je me demande, sans rire, pourquoi c'est précisément celles-là que je cherche.
- Oui, je me le demande souvent aussi. Mais où se trouve la lumière ? Dans un monde difficile à vivre, parce que nous ne savons rien de ce qu'il a en réserve pour nous, parce que nous sommes de foutus paranoïaques en attente du jugement dernier, parce qu'il n'y a bien souvent plus rien de festif et que les rituels semblent davantage être faits pour nous enlever quelque chose que pour nous donner un savoir, une force ou une lumière quelconque, il nous faut bien demander à quoi sert cette âme que nous avons là et que nous traînons derrière nous comme un poids. Un trop plein de liberté est ce qui nous enchaîne à la facilité. Devant tant de choix, nous optons trop souvent pour ce qui, au bout du compte, ne nous rendra pas heureux. On répète des patterns dont nous voulons plus ou moins être conscients. L'être humain a une spiritualité dont il ne sait plus quoi faire. Qu'attendons-nous ? Qu'elle

disparaisse dans l'évolution des espèces, parce que devenue inutile, qu'un peu à la manière des poils, elle finisse par tomber de toutes ces couches que l'on se met pour se protéger, qu'elle ne demeure que chez quelques individus malchanceux, comme ces hommes dont le dos est un tapis poilu ? Quand nous aurons perdu notre spiritualité, nous aurons alors vraiment perdu notre âme. Et toutes les histoires futuristes où l'humain fait partie d'un troupeau dans un monde totalitaire, où les bébés sont conçus sans que personne ne se touche, où tout le monde travaille sans jamais déroger à la règle, deviendront vraies. L'âme dérange l'ordre établi, elle a des mouvements qui lui sont propres, elle ne connaît pas les normes sociales, l'âme est délinquante. Une spiritualité, ce n'est pas une croyance aveugle, ce n'est pas de la résignation ou purement de l'illumination. L'âme, nos émotions, notre conscience, notre quête d'être sont ce qui fait notre humanité. Il faut la cultiver, en être fier. Il y aura toujours des gens plus sensibles que d'autres. Oui. Et trop souvent, il faut être écorché pour sentir, pour que les couches ne se soient pas trop sédimentées, pour que certains petits poils guerriers, sur nos avant-bras, nos jambes, notre poitrine, au-dessus de nos yeux, demeurent tels des radars, et sentent, au garde-à-vous, les mouvements extérieurs aux nôtres. Mais une âme, ce n'est pas très esthétique et c'est contre-productif. Il faut la raser, la brûler, l'arracher. Il y a des professionnels pour ça. Dans une société d'images qui place le corps sur l'autel de l'essence de l'être, il n'y a pas de place pour l'âme. Une âme, ça ne fait pas une bonne couverture de magazine, ça ne se retouche pas très bien, non plus. Une âme n'a pas de pouvoir d'achat, et désire vieillir, contrairement au corps. Elle a besoin d'épreuves pour se constituer et fuit le confort comme une stagnation, comme une mer morte dans laquelle elle ne trouverait que le vice pour se sentir vivante. Les sciences de l'âme ont échoué, parce qu'elles misaient sur la masse, parce qu'une âme en valait une autre et qu'il fallait tous avoir la même, celle du martyr, du crucifié, alléluia! La spiritualité ne peut être une doctrine qui s'enseigne que si elle tient compte du fait que nous

sommes sept milliards d'âmes uniques, formées par différentes sources, ridées par différents climats...

- J'aime mon serveur. Mon serveur me divertit. Peut-être que je devrais enlever mon manteau...

« Je vais te prendre un autre blanc, *please*. » Elle s'était finalement assise. Avait tiré le tabouret sous ses fesses avec son pied. Dimitri, toujours très affable, me regardait parfois pour voir si je n'avais besoin de rien. Elle, jamais. À part son vin, celui qui le versait et la vitrine, rien ne semblait l'intéresser. La rue Bernard était pluvieuse, noire et froide. Personne d'autre ne venait au bistro. Trois petits vieux bijoutés à une table et un couple d'amants à l'autre. Il me semblait évident qu'ils étaient adultères. Ils dégageaient trop de bonheur à être ensemble. Je les voyais dans le miroir du bar regarder partout avant de se prendre la main. Qu'attendait-elle ?

Elle se gratterait les plaies. « Tu en veux un bout ? » dirait-elle. J'ai déplié l'épaisse serviette de table, poussé un peu mon assiette de canard qui refroidissait et j'ai noté :

Tu me déranges.

Tu voudrais te rire de moi et je ne dirai rien

ne dirai point que je voudrais crier ne crierai pas.

Tu passeras là

dans la rue

je ne courrai pas derrière

laisserai aller et ne respirerai pas

là où je ne serai pas

là où je serai seule.

Quand je regardais Myriam, je voyais bien que rien n'allait. Je ne sentais rien et je sentais tout. Elle était déprimée et je l'admettais, mais je ne savais pas quoi faire.

Les vides terribles qui prennent au ventre, prennent les épaules, prennent sous les yeux, prennent dans l'ombre comme dans la lumière, prennent tout court et toujours trop longtemps, ce n'était pas ma tasse de thé. Elle m'apparaissait tout à coup fragile et suspecte.

J'étais entrée dans ce bistro pour me sortir du froid et de la noirceur, mais tout se passait comme si j'y pénétrais plus profondément. J'étais un point d'interrogation devant Myriam et je me sentais à fleur de peau, comme brûlée vive, comme si un souffle à peine aurait suffi à me blesser. J'avais le goût de m'excuser d'être là. Ces gens ne me comprenaient pas. Je voulais hiberner. J'aurais dû m'écouter et ne pas sortir, ne plus voir personne que moi, moi, seule, moi. Parce que c'est égoïste, la déprime, ça exclut tous les autres. Ça vous laisse toute seule. Seule avec les films qui jouent en boucle dans votre tête, seule avec un temps au présent qui s'éternise. Je voudrais chuter. La tension était insoutenable. Qui faisait ça, rester sur le bord de tomber ? Qui faisait ça, rester toujours dans l'entre-deux ? Qui maintenait toujours la pression sur le bord de l'ébullition ? J'étais avare de moi. Mais des fois, je me disais que peut-être elle souffrait plus que moi. Et puis, ça revenait. Mais moi ? Et moi et ce que je veux ? Et ce dont j'ai besoin ? Et moi ? Elle n'y pensait pas. Non, je la suivais, mais elle ne m'avait jamais vue. Elle ne me voyait pas. C'était à mon tour d'être aveuglée. Était-ce possible qu'elle ait plus mal que moi ? Qui allait me sauver maintenant ? J'aurais voulu me plaindre et lui parler :

- On dirait que je n'ai pas la force de me relever cette fois-ci. On dirait que je ne suis pas capable d'ouvrir la fenêtre et que j'étouffe.

Mais la femme au bar m'aurait regardée, droit dans les yeux pour une fois, et m'aurait dit : « Assume. »

Il y aurait alors eu un silence. Des fourchettes dans les assiettes, quelques notes lointaines de l'ambiance du bistro nous parviendraient toujours, mais de plus en plus lointaines. Je penserais devenir sourde lorsque Dimitri romprait le silence :

- Je peux dire que j'espère que ça vaudra au moins ce à quoi je renonce. Myriam peut dire qu'elle espère que ça vaudra au moins ce à quoi elle renonce. Cet homme là-bas peut dire qu'il espère que ça vaudra ce qu'il sacrifie. La femme devant lui peut dire qu'elle espère que ça vaudra ce qu'elle laisse derrière. Espère donc que ça vaudra la peine. Et puis nous devons survivre à l'illogisme du désir. On ne remplace jamais quelqu'un qu'on a aimé, qui nous a aimé. C'est une place qui demeure, vacante ou occupée par les souvenirs. Quelqu'un arrive et prend une autre place. Quelqu'un d'autre qui arrive et nous prend différemment, nous dit autre chose, nous fait un autre effet. Il faut laisser cette autre place être prise et non pas constamment comparer l'une à l'autre. Il faut dire non au fantôme de la chambre vide. Il faut poursuivre la déprime parce qu'elle finira bien par nous rendre au bout, sur le bord. Elle nous fera déborder et la colère du lendemain remplacera l'abattement. La colère est bonne, elle est signe de vie, elle nous fait nous tenir debout. La colère comme solution et comme lumière possible, permettant d'entrevoir le renouveau, la remise au monde...

Oui, la colère, que j'ai pensé, oui, je voulais me fâcher, me battre, oui, je voulais qu'elle me tienne, qu'elle me prenne, qu'elle prenne toute la place. Mais tout le monde, les trois petits vieux, le couple d'amoureux, les cuisiniers, les passants sur le trottoir, ils se seraient tous retournés lorsqu'elle aurait interrompu le fil de ma pensée et aurait crié en se grafignant les joues de ses ongles déchiquetés : « Tu devrais t'en aller, tu ne sais même pas pourquoi tu es ici ! »

C'était elle. Ce serait elle qui s'emparerait de ma colère possible. Je me lèverais en ânonnant: « Souvent, les gens ne savent pas ce qu'ils font, et ça ne les rend pas moins vrais. » Et, à ce moment-là, je devrais mettre mon manteau et sortir.

J'étais assise. La douleur de Myriam était palpable, ne s'en allait pas. Je me suis dit qu'elle ne savait pas ce qu'elle voulait, qu'elle était prise entre deux chaises. Peut-être que ce n'était pas seulement un homme qu'elle avait quitté, comme on l'assume habituellement, peut-être avait-elle aussi laissé derrière elle une femme. Une femme comme moi ? Penchée sur son verre, elle l'imaginerait chez elle. Oui, elle l'imaginerait se lever le matin, mettre de la musique, se faire un café, caresser son chat. Elle l'imaginerait prendre l'autobus pour se rendre au travail. Elle l'imaginerait sourire aux clients, leur faire des blagues. Elle l'imaginerait sortir de la douche, placer ses cheveux, s'habiller, se faire un café, sortir de chez elle. Elle l'imaginerait errer au centre-ville, peut-être prendre un whisky quelque part. Elle l'imaginerait riant, pleurant, criant, dansant. Elle se demanderait ce qu'elle porterait aujourd'hui. Les pantalons gris avec le chandail brun ? Elle l'imaginerait se faire un café, les yeux cernés. Les yeux cernés, peut-être aurait-elle pleuré ? Peut-être que c'était de sa faute si elle pleurait. Elle l'imaginerait faire fi de sa peine, essayer d'en rire et de tout balancer d'un mouvement de la main. Elle présumerait qu'elle lèverait la tête et qu'elle avancerait tout de même, comme si de rien n'était. Parce qu'elle faisait toujours comme si de rien n'était. Et elle en parlerait peu. Elle saurait qu'elle ne dirait rien, elle l'imaginerait. Elle l'aimerait comme ça. Je le savais. Je voyais la chaîne dans le cou de Myriam et je présumais que la femme qu'elle avait quittée s'appelait peut-être Sara, qu'elle me ressemblait et qu'elle venait peut-être la visiter dans des rêves dont elle ne se souvenait pas au réveil, qu'elle imaginait la voir constamment et que c'était pourquoi elle regardait si souvent derrière elle, dans la vitrine ; qu'elle se retenait d'essayer de la trouver. J'aurais voulu lui dire que j'étais juste là. Mais elle ne me verrait pas. Elle se dirait qu'il lui serait un jour possible de vivre avec l'idée qu'elle puisse continuer sa vie sans elle, sans moi, qu'elle arriverait

vraisemblablement à se dire qu'il était parfait qu'elle puisse être une personne excellente et merveilleuse sans moi.

Si j'étais là, à côté d'elle, et que je la prenais en charge pour une fois. Si j'étais là, en dehors des mots, dans le faire au lieu de l'attente, en confiance, j'imaginai aussi qu'elle se laisserait faire, mais j'hésitais.

- Un *Jurançon*, aubergiste !

J'épiais sa mise en scène, ses yeux se retiraient en des lieux lointains à chaque geste d'exubérance, de préciosité blasée, et son cynisme ne parvenait pas à camoufler qu'elle avait, par le plus grand des hasards, vu sa dilection tout à l'heure, qu'elle l'avait suivie et que celle-ci ne s'en était pas rendu compte. S'en était-elle rendu compte ?

- Et changez-moi ce verre !

Il lui a servi un *Cuvée Marie*. Je suis sûre qu'elle ne l'avait pas vue tout de suite. Non. Myriam aurait été en train de rire fort en disant un paquet de conneries qui auraient fait rire fort les autres. Puis, d'un coup : des cheveux, un manteau, ce type particulier de bottes, un sac à bandoulière reconnaissable au premier coup d'œil. L'autre.

Sara marcherait dans la rue Saint-Denis vers le nord. Elle ne saurait pas que Myriam était là, derrière, à marcher, à parler fort, qu'elle la regardait avec ostentation, sans gêne, lui perçant le dos en continuant de rigoler comme si de rien n'était. Mais tout aurait changé. Une allure, un maintien que l'on reconnaît, apparaît dans la rue et tout change. Ça sort le soir tombant de son anonymat, les autos s'effacent, la foule du 5 à 7 dégage le trottoir, une seule personne absorbant tout comme un trou noir, ne laissant qu'un silence chargé.

Elle n'aurait pas quitté ses amis pour la rejoindre. Ça aurait été con. Et elle n'aurait rien eu à lui dire. Elle l'aurait peut-être prise dans ses bras. Elle jurerait, j'en suis presque certaine, qu'elle avait pensé courir la dizaine de pas qui les sépareraient. Mais elle dirait que ce qu'elle avait vu était beau et libre, sans son intervention. Myriam penserait que Sara l'avait peut-être vue, mais qu'elle avait fait mine de rien. La rue se serait de nouveau remplie à ras bords, la rue, les trottoirs et son désir de boire.

Avait-elle senti ses pas ? se demanderait-elle sur ce tabouret en replaçant sa jupe. Il aurait fait si froid et si noir déjà. Un vide novembre tomberait sur des gens qui se précipiteraient dans la lumière des bistros pour l'éviter.

Dimitri est passé à côté de ma table et j'ai eu envie de lui dire :

- C'est dans l'autobus bondé du matin que l'on se rend compte de notre amour ou de notre haine pour son prochain, pour l'humanité entière. Tous ces gens, je les ai vus sans les regarder. Ces temps-ci, c'est une tristesse qui me prend... J'ai pensé qu'il était peut-être vrai que j'avais menti, que j'avais brisé la promesse muette que l'on fait d'au moins essayer.

Mais avant même que j'aie pu ouvrir la bouche, il m'a dit :

- Vous devriez essayer notre crème brûlée tout à l'heure. Je m'inquiète. Elle n'est pas au point. On a de la misère avec la texture. Parfois, on la fait au chocolat, c'est alors plus facile parce que, vous savez, le chocolat agit comme liant. Mais autrement, on sait qu'elle peut être améliorée et les commentaires de nos clients sont toujours appréciés en cuisine.

Elle a probablement trop de lait et pas assez d'œufs, ai-je répondu laconiquement.

## CROIRE

Il y avait cet ingénieur qui me disait ne pas lire beaucoup, qu'il avait bien aimé *Le Gai savoir* de Nietzsche, mais que c'est tout ce qu'il avait vraiment lu parce qu'il devait suivre son propre chemin. Je lui avais opposé que son chemin pourrait s'enrichir au contact d'autres chemins, que cela pourrait le faire évoluer sur le plan humain, que ça pourrait ouvrir des fenêtres, percer des trous dans sa façon de penser en boîte. Mais il avait argumenté. Selon lui, en lisant un auteur, on lisait un vécu, une expérience, des constats, des critiques, on suivait son chemin à lui, celui qu'il avait tracé avec ses mots et ses phrases pour nous, inutilement, car, au bout du compte, il fallait vouloir suivre son propre chemin. J'avais désespérément tenté de lui faire comprendre qu'il y avait autre chose que notre seule vision du monde. Il avait rétorqué qu'il ne comprenait pas pourquoi je ne le trouvais pas original, qu'il avait pensé que c'était pourtant ce que j'exprimais de l'artiste : suivre son propre chemin. Il m'avait déprimée.

Et il y avait ce poète qui me parlait en vers et me disait des choses sur la vie et la littérature. C'était très beau. Il avait mémorisé ce qu'il avait écrit. Il faisait l'éloge du rien, « n'être qu'un courant d'air », disait-il avec emphase. Et je m'étais élevée contre lui. Et je lui avais opposé le plein au vide en lui disant qu'un courant d'air ne faisait rien à rien et ne changeait rien à rien. Il disait qu'être un courant d'air était la liberté suprême. Je lui disais : « Non, n'être attaché à rien n'est pas la liberté, c'est le vide. » Il avait répondu qu'il ne fallait pas prendre le vide pour le néant. J'étais d'accord. Trop souvent, les poètes sont malhonnêtes. Ils le sont juste un peu moins que d'autres.

Et il y avait ce gueux qui me disait lire beaucoup et lire de tout : des romans de science-fiction, d'amour, de détective, mais surtout des histoires vraies. « Mais comment tu sais que c'est vrai ? T'arrives à t'en rendre compte, toi, quand c'est vrai ou non ? » Il avait dit qu'on le savait des fois, mais pas toujours, que c'est nous qui décidions de ce qui était vrai ou non. Comment savoir si c'était vraiment comme ça que c'était arrivé, surtout quand ça faisait longtemps que c'était écrit ? Il avait donné l'exemple de la Bible. « C'est toujours romancé pour entrer dans la télé ou dans des pages, sinon, ça marcherait pas. » Il avait ajouté qu'il en avait des tonnes d'histoires, lui, tout plein de vécu, pas romancées une minute, qu'il pourrait bien le donner à quelqu'un, tout ce vécu-là, quelqu'un qui pourrait faire une vraie histoire avec. Je lui avais dit qu'il pourrait l'écrire lui-même, pourquoi pas. Mais il m'avait répondu qu'il ne savait pas écrire.

Je contemplais mes écrits sur la nappe puis dévisageais Myriam. J'essayais de donner un sens à cette histoire où une femme en suivait une autre. Et je voyais les chapitres qui manquaient. Et je me demandais si les chapitres manquants étaient essentiels à l'histoire et, aussi, si j'allais commander un autre verre de vin blanc, un pinot gris alsacien, cette fois-ci, et frais s'il vous plaît, puisque je venais de terminer le dernier. Si une femme cherche une autre femme et si la somme de ses pas dessine une carte dans la ville, mais si cette carte ne montre pas un itinéraire et que la femme a toujours su où se trouvait l'autre femme, est-ce à dire qu'il n'y a pas de récit ? J'essayais de donner un sens à cette histoire où une femme en cherchait une autre. Et il y avait des trous dans cette histoire. Et il y avait un trou dans la carte. Et on ne marchait pas sur la rue, mais bien dedans. Parce que, en français, la rue englobe aussi tout ce qui l'entoure, le trottoir, la borne-fontaine, les édifices. Et il paraît que, en anglais, la rue ce n'est que la chaussée. Je me suis demandé ce que l'on disait en portugais. Je me suis demandé si Pessoa écrivait qu'il marchait dans la rue ou sur la rue. Ou peut-être disait-il autre chose, peut-être marchait-il avec la rue.

J'essayais de donner un sens à cette histoire où une femme en cherchait une autre. Et je voyais les chapitres qui manquaient comme autant de rues sur lesquelles on avait marché, sans avoir été dedans. Et d'abord, pourquoi cette femme cherchait-elle cette autre femme si elle savait où elle se trouvait ? Et ensuite, si cette histoire était dans une autre langue, manquerait-il des chapitres ? Puisqu'elles auraient pu marcher *sur* la rue de manière convenue et codée, la carte de la somme de leurs pas contiendrait-elle le même trou ? J'ai demandé un autre verre de blanc alsacien. Il était frais. Et c'était une fausse question puisque cette histoire, dans une autre langue, ne serait pas la même. Je voulais construire, établir, fabriquer du sens, parce que j'avais l'impression de ne pas en posséder au préalable, mais on ne peut de toute façon *faire du sens* en français, on ne peut que rendre intelligible. C'est en anglais que l'on *make sense*, peut-être aussi en portugais, mais cela reste à vérifier.

Il faudrait d'abord se demander s'il est possible de percevoir la somme des pas comme une négation, un manque. La somme de tout ce qu'il n'y a pas, en somme. Et ensuite, voir si cela pourrait être intelligible. Mais cela soulèverait la question du désir et celle-là, je l'évitais, parce que ça ne se rationalise pas, du désir, ça ne se construit pas, comme le sens. Je pensais ne pouvoir répondre au désir que par le désir même, et il m'a alors semblé que ce n'était encore qu'une fausse interrogation. Je n'avais pas de réponse et je ne voulais plus me poser de questions et j'ai de nouveau demandé à ce qu'on remplisse mon verre. « Aubergiste ! »

Et puis, je pourrais le vider, me lever, me rendre jusqu'à elle, m'asseoir à ses côtés et l'aborder directement. Le saxophone de Sidney Bechet ferait vibrer *Petite fleur* alors que j'empoignerais tout ce qu'il pourrait me rester de courage.

- Salut.
- Salut.

Je tanguerais un peu sur le tabouret.

- Tu voulais me dire quelque chose ?
- Oui.
- Alors... Vas-y ! Parce que je n'ai pas juste ça à faire, moi, attendre que Madame s'exprime.
- J'aimerais m'excuser. C'est un peu de ma faute tout ça.
- Un peu ? Ah ! Laisse-moi rire et me rouler par terre !
- Euh. Je m'excuse.
- C'est ça, oui. Et aux enfants... tu leur diras quand ?

Je serais mal à l'aise, pas confortable du tout, me demanderais pourquoi je faisais ce que je faisais là. Je passerais la main dans mes cheveux, me regarderais un instant dans le miroir du bar, jetant un œil, derrière moi, vers la rue. Personne ne viendrait. Il n'y aurait que moi et je voudrais lui répliquer, à cette femme de bar intransigeante, à cette chose brute, primitive et toquée, que je n'ai jamais eu besoin d'elle, mais...

- C'est bien ce que je pensais. T'as peur et tu te laves les mains de tout, me balancerait-elle.
- Je pensais que ça se faisait à deux, ça. Je pensais que tu serais là. Je ne pensais pas que tu t'en irais tout simplement et que tu te saoulerais continuellement. Je ne pensais pas que ce serait si dur.
- Oui, eh bien de toute évidence, tu ne penses pas assez. Ironique, non ?
- Que veux-tu que je fasse de ton ironie ?
- La même chose que je peux faire de tes regrets.
- Tu m'attaques encore. Vas-y. Plus rien n'a de sens. J'essaie de comprendre, d'être dans le vrai, de faire ce que je peux avec ce que j'ai. J'essaie vraiment, mais j'ai l'impression que tu me vois comme une prison alors que je voudrais être ton tremplin. Tout ce que tu trouves à faire, c'est de me lancer des reproches.

- Je n'ai pas souvent eu le sentiment que tu serais capable de me prendre, en tenant compte de tout ce que j'entraînerais avec moi. Encore moins de m'élancer. Regarde un peu où tes envies de grands sauts nous ont menées...

Elle balayerait l'espace du bistro de son bras tout en me scrutant fixement et elle reprendrait plus doucement, presque incestueusement, en inclinant sa poitrine :

- Tu devrais me laisser partir. Je suis ce qu'il y a de plus laid en toi.
- Peut-être que ce qu'il y a de plus laid peut devenir ce qu'il y a de plus beau, répondrais-je sur le même ton, le lotus ne prend-il pas racine dans la boue ? Si seulement tu me laissais entrer, si seulement tu m'expliquais...
- Je n'explique pas, moi, je vis. Ne me suis pas.

Et vlan. La femme au bar calerait alors son verre. « Merci, mon cher. Toujours agréable. » Dimitri, décontenancé, froterait le même bout de comptoir depuis plusieurs minutes. Il aurait certainement tout écouté avec attention. Je retournerais à ma place. Quand elle sortirait, il viendrait vers moi, ramasserait mon assiette de canard braisé à laquelle j'aurais à peine touché et me dirait en louchant vers la nappe : « Bonne nuit, Mademoiselle, nous n'avons pas à régler nos comptes ce soir. Dormez bien. »

Je mettrais mon manteau. J'accrocherais les amants au passage en marmottant des excuses puis, me reprenant, je leur montrerais mes dents en grognant et je descendrais un peu vacillante dans la rue noire. Mes pas dans ceux de mon alter ego, j'affronterais la verticalité de la ville, direction sud-est. Quelque chose me porterait probablement à croire que tout n'était pas si noir et je voudrais peut-être aller voir le match de hockey.

Je pourrais alors la trouver étendue sur un banc au milieu des feuilles mortes du petit parc au coin de Saint-Joseph et de Saint-Laurent. Un bras sous la tête, l'autre

reposant sur son ventre, le doigt sur le bouton *repeat* de sa trame sonore. Je penserais que si je la touchais, elle crierait. Mais elle ne ferait que marmonner sans même me voir. J'irais m'asseoir plus loin sans la lâcher des yeux.

Je reverrais l'histoire se dérouler par petits bouts, des bons et des moins bons, comme autant de trous à remplir, à creuser ou à éviter. Elle avait déclaré que j'étais passive, passive et triste. Elle me l'avait constamment reproché. La balle était dans mon camp, avait-elle dit. Et elle avait fait comme si, parce qu'elle ne pouvait pas faire les premiers pas, sous peine d'avoir aussi ça à me reprocher. Je n'avais pas bougé tout de suite, j'avais pensé qu'il lui fallait du temps, avais cru – et le temps me donnerait bien raison aujourd'hui – qu'elle n'aurait rien voulu prendre, qu'elle aurait tout rejeté. J'étais restée triste et seule. Elle me l'avait reproché.

Elle me reprochait tout ce que je n'avais pas dit sous prétexte de, tout ce que je n'avais pas fait sous prétexte de. Elle me reprochait ma maladresse quand, enfin, sous prétexte de, j'avais tenté de dire, parfois de faire.

Elle ne me reprochait pas ma faiblesse, mais ma fausse force.

Elle me reprochait de toujours penser à elle, mais jamais comme elle.

Elle me reprochait d'avoir pris ce qu'elle était pour moi et d'avoir mis ça dans un pot au couvercle bien étanche. Elle me reprochait de l'avoir étouffée en voulant la chérir et la conserver. Elle me reprochait de vouloir faire de ma vie un musée.

Elle me reprochait de tout interpréter et de croire aux prémonitions des mauvais rêves.

Elle me reprochait d'avoir oublié nos grands sujets de conversations passionnées pour ne lui parler que de choses banales et sans véritable intérêt. Elle me reprochait de l'avoir ennuyée pour ne jamais la confronter.

Elle me reprochait d'avoir mis du sérieux et du drame dans tout. Elle me reprochait l'impossibilité de nous divertir ensemble, notre incompetence à rire ensemble.

Elle me reprochait d'être fière de mon orgueil.

Elle me reprochait de transformer les choses après coup, de ne jamais être tout à fait fidèle à la réalité.

Elle me reprochait d'avoir tout le temps peur.

Elle me reprochait de m'être si souvent sentie coupable.

Elle me reprochait de penser que je comprenais quand elle ne disait rien.

Quelqu'un m'a touché l'épaule et j'ai crié. C'était Dimitri. Il m'a vue gribouiller dans les recoins de la nappe et venait m'offrir du papier. Je lui ai dit que j'avais fini de toute façon, mais qu'il était bien gentil. Je l'ai considéré attentivement. Il a évité mon regard, je le rendais de toute évidence un peu mal à l'aise. Quelque chose au dedans de moi voulait jouer. J'ai baissé les yeux et je lui demandé une vodka double, bien froide. Puis j'ai dit : « Tu en prendrais une avec moi ? Allez, je te l'offre. » Il a hésité, a considéré les tables autour, puis moi et a répondu : « C'est si tranquille ce soir. Je suppose qu'il n'y aurait pas de problèmes. Mais c'est la maison qui offre, j'y tiens ! » Il est revenu avec deux canons et a tiré la chaise devant moi pour s'asseoir un peu. Nous avons choqué nos verres. J'avais envie de parler. Je lui ai dit :

- Il suffit d'être le moins déprimé et d'ouvrir la télé, la radio, le journal, Internet pour l'être encore plus. La question n'est pas de savoir si nous sommes assez informés, assez divertis, mais si nous le sommes trop. Je frôle l'overdose. Le trop-plein. Il y a du trop, tout le temps, partout. Essayer d'être

zen relève d'une gymnastique cérébrale complexe, entre le plein et le vide, dont je ne comprends pas encore tous les rouages. On dirait qu'elle, la femme au bar, se permettrait les pires et les meilleures excentricités sous prétexte que l'on n'a qu'une vie à vivre et qu'il vaut mieux s'y mettre dès maintenant et à chaque seconde si on veut que la vie en vaille la peine. Mais ça crée une très grande agitation et une très grande confusion, tout ça, non ? Et probablement une impression de tomber en bas de sa chaise, au ralenti, pendant des années. Je voudrais tellement apprendre quelque chose. Quelque chose d'essentiellement utile. Quelque chose qui me ferait comprendre que tout peut être imminent et intéressant quand on n'est pas dégoûté du trop de notre société ou du chant du vide de notre âme épilée, que chaque petite chose peut susciter un intérêt, qu'il est possible de ne plus être blasée. Mais j'ai trop de choix. Il y a trop de chemins. Je pourrais tous vous aimer. C'est fou. Je pourrais aussi ne plus aimer personne et je me faciliterais la vie. Et puis, il faudrait bien que je m'aime un peu et que je suive mon propre chemin. En quoi croire en quelque chose est-il si mal ? Ne faut-il pas être optimiste un petit peu ? Ne faut-il pas être un minimum du côté du verre plein ? Juste des fois, juste un peu, de temps en temps, lâcher le cynisme, baisser la garde. Et pour rêver, ne faut-il pas croire que ça soit possible ? Et l'amour, ce grand mot cliché, presque impossible à nommer, faut-il y croire, malgré les constantes déceptions de la réalité ? Peut-on ne se souvenir que du feu ? Et faut-il vraiment s'en rappeler pour se dire que l'on vit dans une belle époque et non pas seulement une époque d'angoisse, de dépression, de burnout, du règne du trop-plein extérieur et du trop peu intérieur ? A-t-on vraiment autre chose à se dire que : j'ai un trou en dedans de moi, as-tu un trou en dedans de toi ?

- Je pense que l'on essaie de survivre tant que l'on peut jusqu'à ce que, si l'on est chanceux, on ait le goût de pleurer. C'est à ce moment-là qu'on se dit qu'il faudrait peut-être croire en quelque chose. Et puis qu'il faudrait arrêter de

mentir, de se dissimuler, de se taire. Et puis qu'il faudrait trouver le juste milieu. Aller se coucher sur un banc dans un parc et dire aux passants qu'on ne comprend pas pourquoi, mais qu'on ne se voit plus en eux.

Les amants se sont levés, voulaient payer. Dimitri s'est essuyé la bouche et s'est prestement levé. Je suis restée là, quelque peu hébétée. Il était encore mieux dans la réalité que dans mes fictions. N'était-ce pas toujours ainsi ? La femme au bar semblait dormir au dessus de son verre.

Je regardais les gouttes de pluie faire leur chemin dans la fenêtre. J'en ai choisi une au hasard et j'ai vu qu'à un moment elle en rejoignait une autre, qu'elle s'y fondait, devenant plus grosse, plus lourde. Elle prenait de la vitesse, se mettait à descendre plus vite, en ligne droite après ses premiers détours. Je me suis demandé si je mentais. Je voulais tant lui rentrer dedans et il m'apparaissait que dans tous mes secrets, il était étonnant que je puisse encore sentir quelque chose et il me semblait étonnant que je fasse si peu attention à la façon dont je pouvais agir ou à tout ce que je pouvais dire.

## DANGEREUSEMENT PRÈS

Je suis allée dehors fumer une cigarette. Sous le petit toit pour m'éviter le crachin, j'ai pensé que tout ça était dangereusement près, trop proche pour ma tranquillité d'esprit. La noirceur était dans la lumière qui faisait mal aux yeux. Je me battais, oui, mais j'aurais aimé qu'on m'aide à me sortir de ce sort qui m'avait été jeté. Mon vieux, tu m'as jeté un sort et les planètes... et je ne savais plus ce que je savais à propos de cela. Et si la liberté est dans la responsabilité, j'étais responsable de tout ce qui m'arrivait et rien n'était dû à un mauvais sort de je-ne-sais-qui, ma mère peut-être. Mais c'était ce qu'ils disaient : « mauvais karma », « pas chanceuse », « tout lui arrive à elle ». Et si ma mère ne voulait que vivre, vivre à fond, en se foutant éperdument, parce que c'est toujours éperdument qu'on s'en fout pour vrai, et c'est toujours quand on s'en fout éperdument qu'on a des spectateurs ; sinon, on ne s'en fout pas vraiment et l'on essaie de se soustraire à leur regard de voyeurs pervers.

Mais c'était ce qu'ils disaient à propos de moi aussi : « pas chanceuse », « pauvre petite, sois forte ». Comme si c'était ça qui était ça. Tu vivais, tu crevais, pour rien, comme ça, parce qu'une auto te rentrait dedans alors que tu revenais de la piscine et que ça tuait ta mère d'un coup alors que ça t'épargnait. Ta mère qui, évidemment, ne voulait qu'être heureuse, comme tout le monde. Ou bien parce qu'il y avait une maladie insidieuse dont on ne doit pas dire le nom parce que ça tue et que ça fait peur, d'un coup que tu me postillonnes dessus et que tu me tues, une maladie qui se glissait dans son corps et l'empêchait de t'aimer à tout jamais comme elle l'aurait voulu.

J'ai fermé mon téléphone, même s'il ne sonnait pas. C'était dangereusement près, trop proche pour être en paix. Et je me suis demandé si je n'étais pas bien parce que celle qui m'avait donné le jour était morte en maudissant tous les vivants qui lui survivraient, parce que l'injustice, parce que les méchants, parce que les ignorants... Et si je n'étais pas bien parce que, officiellement, je deviendrais plus vieille que ma mère à 31 ans, 5 mois et 3 jours et que c'était beaucoup trop proche dans le temps pour être confortable.

Ma mère perdait souvent patience avec moi. Je ne comprenais pas toujours ce qui se passait. J'avais une tendance boudeuse, j'avais besoin d'attention, j'avais souvent peur. Je me suis rappelé que je tombais parfois en bas de mon lit.

Parce que j'avais peur du feu. On en avait parlé à l'école et que faire si la poignée était chaude et il y avait eu une fausse alerte avec les pompiers et les camions et les sirènes et tout leur bric-à-brac pour en mettre plein la vue aux enfants. Et je laissais la porte de ma chambre toujours entrouverte parce que je ne parvenais jamais à me rappeler s'il fallait l'ouvrir ou non, selon la chaleur de la poignée. Ça me causait des problèmes, dans notre vieil appartement, un peu croche, parce que ma porte voulait toujours se refermer. Je sacrifiais des *barbies* pour la tenir ouverte et si jamais elle était fermée à mon réveil, par un quelconque hasard parental, je touchais toujours la poignée avec précaution avant de l'ouvrir, pour sentir si elle était chaude.

Parce que j'avais peur des voleurs qui se glisseraient dans la maison, des intrus qui nous feraient du mal, et je m'imaginai avoir à sauver ma mère. Mon scénario d'héroïne était flou, je rêvais de superpouvoirs. Je ne laissais rien dépasser du lit au cas où un méchant ou une sorcière, caché sous mon lit, attraperait mon pied ou mon bras et me tirerait dans son monde, parce que je savais qu'il y avait un autre monde. Les enfants le savent rapidement. Je le savais. Il était une fois des messieurs qui vous attiraient dans leur auto avec des bonbons pour vous emmener dans des terrains vagues où ils vous rentraient des bouteilles de Pepsi en verre, cassées, dans le vagin.

Et on vous retrouvait morte, au bout de ce sang de femme qui n'était pas le vôtre, toute nue dans la neige rougie. Ma mère m'avait raconté ça. Elle m'avait même montré le champ dans la ville où ils avaient retrouvé la fillette, je ne sais plus son nom. Aujourd'hui, elle pourrait s'appeler Cédrika, à l'époque, c'était peut-être Sandra, demain, je présumais quelque chose comme Juliette. Les seins m'effrayaient. C'était sexuel, donc de l'autre monde. Je me suis souvenue de mes yeux fixés sur ceux de ma mère pendant qu'elle prenait son bain. Quelles choses étranges. Qu'un jour, je puisse en avoir moi aussi me donnait un sentiment d'impuissance absolu. Je n'avais pas le contrôle. J'aurais de ces choses et je n'y pouvais rien. Dans mes cauchemars, un méchant attachait ma jolie professeure de deuxième année puis il lui coupait les seins qu'il faisait ensuite cuire sur un barbecue pour les manger comme des hamburgers, un sein entre deux pains avec du ketchup. Et dans mes rêves, j'étais une princesse dans une tour. Je rêvais qu'une femme me sauvait, mais à la fin, c'était toujours la même chose, un méchant faisait cuire ses seins.

Parce que j'avais peur de ma mère. Elle me tenait loin. Pendant qu'elle crevait, il fallait faire comme si de rien n'était. Aller à l'école, jouer avec les amis. Il fallait me protéger, m'éviter. Elle ne me tolérait pas. J'étais la vie qui s'échappait d'elle. Un matin, elle m'avait battue avec un bâton parce que j'avais ri trop fort, et que je l'avais réveillée. J'étais la vie qui s'enfuyait d'elle. Elle s'était ensuite enfermée dans sa chambre. Et moi, sous mon lit, je ne pleurais plus. Et on m'avait envoyée à l'école. Comme si. Rien n'y paraîtrait. Personne ne le saurait. Pas même moi. Un grand vide écorché et saignant à la face du monde qui faisait comme si.

Parce que je me suis mise à avoir peur de moi. Ce soir-là, après le bâton, couchée dans mon lit, j'ai demandé que ma mère meure. Juste pour rire, j'ai voulu que ma mère meure et elle est morte quelques mois plus tard. J'ai ensuite maudit Dieu et toutes les étoiles filantes. Non, mais quelle idée d'écouter une fillette de dix

ans. Quand ma mère est morte, elle n'avait plus de seins. Et ses yeux s'enfonçaient comme deux trous dans le fond de sa face.

Et tout ça était trop près, dangereusement proche; en même temps, c'était trop loin pour vraiment me faire du mal. Je savais que j'étais responsable de ce qui m'arrivait. Et si moi, maintenant, je voulais vivre en me foutant éperdument des spectateurs, ça ne voulait pas dire que j'allais mourir et que mes enfants devraient pleurer devant une photo et une petite urne en laiton. Ça ne voulait pas dire que j'allais les battre avec un bâton avant. Mais je savais que je risquais de tomber en bas du lit quelquefois. Il n'y avait pas de mauvais sort. Je n'étais pas une tragédienne. Je n'étais qu'une autre qui pensait savoir quelque chose. Que moi. Contre et avec tous les autres qui pensaient aussi savoir quelque chose. Je n'allais pas mourir dans deux semaines. Je n'allais pas mourir dans deux semaines et, surtout, je n'avais pas la bouche pleine de ses cendres.

Mon briquet, une cigarette, une lueur, de la fumée, j'avançais, moi. Au revoir, que j'avais dit. Il n'y avait que moi maintenant. L'hiver arrivait. Il était presque déjà là. Je marchais avec ma vie sur mon dos comme un poids dont on ne sait que faire et en faisant semblant que j'étais légère. Je marchais dans la ville et je m'étais rendue ici. J'étais fragile. Et j'avais fait l'erreur de penser que je savais, moi. J'avais 31 ans et mon nez coulait. Des fois, je me demandais si je n'avais pas poussé croche. Une base droite puis un grand détour avant de revenir... Aurais-je toujours à lutter contre les faiblesses de ma structure ? Et qui avait poussé complètement droit ? Je n'en connaissais pas. Mais peut-être que les croches se rassemblaient entre eux ? Ils ne sont même pas dans le dictionnaire, c'est tout dire : être croche, ça n'existe pas. Le dictionnaire est droit. Pourtant, les gens qui y travaillent doivent être aussi croches que les autres. Les croches travaillent-ils toujours à quelque chose de droit ? Je soupçonnais le réel d'être croche, d'où le fossé entre lui et la droite réalité. D'où les

burnout, les suicides, les pilules et les gens qui disaient qu'il valait peut-être mieux laisser certaines choses comme elles étaient, que le vide était la liberté suprême et qu'il valait mieux ne pas trop penser. Et je me cherchais, je cherchais en quoi croire, je cherchais du réel, du vrai. Et puis je cherchais le moi derrière le je, l'être derrière le faire, le pouvoir derrière le vouloir. Et puis je voulais que mes rêves deviennent tangibles, mais je n'y croyais même plus. Et puis il y avait de ces moments où tout devenait flou, où les barrières entre la réalité et la fiction s'estompaient, où les chutes étaient constamment menaçantes, où les remontées étaient vives et irréfléchies, où l'ego était à fleur de peau, mais peut-être que le vide peut servir de matelas, que je me suis dit. Je suis rentrée à l'intérieur finir ma vodka.

## VODKA

Je ne savais pas ce que je voulais. Ce sentiment était terrible. Je marchais, je dormais, je mangeais, je fumais. Je ne savais pas ce que je faisais. Je n'arrivais pas à faire sortir la peine de mon système. Je voulais la mettre dehors. *Libère-moi.*

*Ça y est.* Je virais folle. Il y avait quelque chose qui ne tournait pas rond. Et ça montait, ça montait. Et c'était simple. Tellement simple. Je n'étais pas capable d'en parler. Il y avait quelque chose qui m'attrapait par derrière. Je tendais vers l'avant. De tout mon corps, je poussais vers l'avant, mais on me tenait bien. On me tenait par derrière. Et je me répétais avant-arrière avant-arrière. Je n'étais pas bien. *Ça y est.* Je le savais. J'allais tomber. *Ça y est.* J'allais flancher. Je ne savais plus rien. Je ne savais pas ce que je voulais. Personne n'allait me sauver. Je regardais sur la nappe et je voyais bien que j'avais tassé sur le côté tous les gens de ma vie. *Soyez spectateurs ! Allez, regardez-moi. Je vais rentrer dans ce sol après avoir pris une vitesse vertigineuse. Regardez bien. N'en ratez pas une seconde. Ça vaudra la peine d'avoir attendu un peu. De ce que vous avez sacrifié. Si peu, au fond.*

*Ça y est.* On me volait mon sourire. Des rêves de mieux que j'aurais pu avoir. *Ça y est.* Je le sentais juste là qui montait. C'était la bouche, c'était la gorge. Je ne pouvais pas en parler. Je ne pouvais pas en parler. Je ne pouvais rien en dire. Ça ne vaudrait pas la peine de ce que je laissais derrière.

*Ça y est.* Je flanchais. J'allais m'élancer cette fois-ci. Je ne resterais pas dans l'entre-deux. Je ne pouvais plus. Je ne pouvais pas. Étais fatiguée. Y avait trop de lumière. Y avait trop de lumière. J'allais m'élancer. Juste là. Par en avant. Me retenait-on ? On aurait dit qu'on ne me retenait plus. On aurait dit que plus rien ne me

retenait. Plus rien n'était là. Il n'y avait plus rien. J'avais pourtant tout laissé derrière. J'espérais que ça vaudrait la peine de ce que j'avais dû sacrifier pour en arriver à ne plus tenir à rien.

C'était beaucoup trop simple. Pourquoi était-ce aussi simple ? Pourquoi la peur tout à coup ? De quoi avais-je peur ? J'allais m'élancer. Il le fallait. Tous ces gens qui regardaient et qui attendaient. À qui j'avais dit que ça vaudrait ce qu'ils sacrifiaient. Regardez, leur avais-je dit. Je vais tomber.

Il me fallait une bouteille de vodka. Je voulais encore plus de vodka. On aurait dit que je manquais de courage.

Ma tête allait éclater à force de compresser mon corps contre ce mur et je ne pouvais plus rester là dans l'entre-deux. Je ne pouvais plus rester là, entre elle et les autres. Entre la fenêtre fermée et les interstices sous mes pieds qui m'appelaient à tomber. Il aurait fallu que j'y pense à deux fois. Il aurait fallu que j'y pense à deux. Il aurait fallu qu'elle soit là, que je sois entière. Pourquoi ne me regardait-elle pas tomber ? Pourquoi n'était-elle pas là avec les autres pour assister au spectacle ? C'est vrai que je lui avais dit de s'en aller. Elle me dérangeait. Je voulais faire fi de ma peine, rire et ne pas lui dire que je voulais crier, je n'ai pas crié. Elle était passée là dans la rue et je n'avais pas couru derrière.

Mais elle n'a rien compris, que je me disais. Elle n'a rien compris, elle ne me comprenait pas. Ne m'a jamais comprise. Toujours en elle-même, jamais en moi. Mais peut-être a-t-elle toujours clairement compris. C'était trop simple. Beaucoup trop simple. C'était peut-être moi qui n'avais rien compris. Quand elle était à côté de moi, je n'avais pas voulu voir qu'elle était là aussi, à l'intérieur de moi. M'étais battue si fort. Et maintenant que je l'avais bien repoussée loin de moi, qu'elle n'était plus là, qu'elle n'assistait plus à mes numéros dans les escaliers de secours, que

j'étais seule là où elle n'était pas, sur mon tremplin, sans même la fenêtre du building ouverte, elle ne pouvait qu'être en mon système et il n'y avait rien de pire.

J'étais aussi haute que les arbres, tous ces étages. Mais je ne touchais pas encore terre. Je voulais toucher terre. *Ça y est.* Je voulais toucher terre.

*Ça y est.* J'allais y aller maintenant. Je ne voulais plus être sur le bord. Ne serais plus jamais sur le bord. Ne verrais jamais de psychologue au sujet de ma résilience. *Ça y est.* J'étais folle et poète et mère et maudite et sexe et œuvre, avec l'amour impossible en tête comme une charogne donnant la becquée à mon cœur. La seule chose que j'avais cru vraie. La la li la lère. Il n'y avait rien de vrai, sauf ceci, juste là. J'avais misé sur quoi ? J'espérais que ça vaudrait ce que je laissais derrière. Espérais que ça vaudrait ce que je laissais derrière. Je ne voulais plus y penser. Je ne voulais plus y penser. Je ne voulais plus y penser. *Ça y est.*

*Regarde comme tu étais haute. Ça en fait des escaliers. Regarde la cime des arbres. On dirait que le vent s'est levé. Les branches du haut bougent. Rien ne bougeait tout à l'heure. J'en suis certaine. Il n'y avait plus rien. Regarde la distance que tu as franchie. Regarde le ciel. On le voit bien à travers les interstices des enchevêtrements de métal. On dirait que quelqu'un a ouvert la fenêtre. On dirait que quelqu'un va sortir. Quelqu'un se tient où je me tenais, il y a tout juste un instant. On dirait que c'est elle. On dirait qu'elle me regarde. J'ai crié : « Tu ne m'as pas retenue. Tu ne m'as pas retenue. Tu ne... euh. Argh. »*

Elle m'a dit : « Calme-toi. Il fallait bien que tu tombes. Maintenant que c'est fait, tu pourras le cocher sur ta liste. Attends un peu, sois sage, ne bouge pas, ne te relève pas tout de suite, j'ai une bouteille de vodka, je la descends pour toi. Tu en as bien besoin maintenant. »

Combien de fois me faudra-t-il tomber pour arrêter d'avoir peur des hauteurs ?  
*Regarde le ciel. Sens l'asphalte et les cailloux de la ruelle dans ton dos. Regarde la cime des arbres. Regarde, le vent s'est levé là-haut. Regarde. Elle a laissé la fenêtre ouverte.*

Je ne serai pas plus raisonnable ici que je ne l'étais tout à l'heure là-haut. Où pouvait-on descendre plus bas que le sol ? Dessous, dans les trous. Quand je fermais les yeux, je revoyais les mêmes images. Je perdais le bon sens et je me disais que je ne l'appellerais pas à la rescousse. Qu'aurais-je fait de son arrivée ? J'allais me lever avant qu'elle n'arrive. Me secouer avant qu'il ne soit trop tard et qu'elle veuille éponger mon front, assouvir ma soif. Allais me lever et marcher, j'étais capable.  
*Lève-toi. Ne regarde plus le ciel. Lève-toi. Dépêche-toi.* Mais qu'est-ce que j'attendais ? Je ne voulais pas l'attendre, ma chute n'y avait rien changé, avait tout changé. Je ne survivrais jamais à sa présence. Les maux de tête se nourrissaient de la lumière des autres.

Si elle s'inquiétait de moi, de qui j'avais vu, d'où j'étais allée, si elle s'inquiétait de savoir ce que je faisais, je supposais que c'était normal. Mais il fallait que je me raccroche et que j'avance. Je tendais vers le noir ou le blanc parce que j'accusais les zones de gris d'avoir créé ma chute. *Just eat up all the grey*, comme si c'était si simple. Et je le mangeais comment, le gris ? J'ouvrais la bouche et j'avalais ? Et le blanc et le noir, était-ce vraiment une solution ? Je cherchais la lumière, mais c'était peut-être quand je voyais de l'ombre que je devais allumer. Et les ombres étaient au sol, sous mes pieds. Je n'étais pas devenue elle, je n'étais toujours restée que moi, et mes yeux s'étaient creusés et je savais que je l'avais suivie. J'aurais voulu lui en parler. Mais je savais qu'elle n'aurait pas su.

Mon dernier trou n'était pas pour tout de suite. C'était peut-être le seul constat réel qu'il me restait à faire. Le reste, comme le mot « toujours », était de la fiction. Marcherais-je en regardant par terre ? Dans l'ombre des buildings, il n'y avait peut-

être que moi qui étais lumière, même nue, même cicatrisée, même avec mes bras en croix. À l'endroit précis où il n'avait jamais été question d'elle, ou de moi – pour tout ce que ça voulait dire. Le vertige est peut-être plus une question de confiance que de maîtrise.

J'ai levé les yeux et ai sorti un moignon de doigt de ma bouche. On m'avait flatté le bras gentiment, comme en voulant dire : tu le fais encore. Quelqu'un cherchait à établir le contact. Il n'y avait plus de musique. La lumière était plus crue. Il ne restait que moi et le serveur qui s'activait. Mon verre était vide. J'ai compris que c'était l'heure. Il est revenu vers moi, a ramassé l'assiette de canard braisé à laquelle je n'avais pas touché et m'a dit : « Ce sera comptant ou par carte de crédit ? »

J'ai mis mon manteau, ai fait tomber une poivrière au passage, ai marmotté des excuses. Le serveur faisait une boule chiffonnée de ma nappe. Je suis remontée, vacillante dans la nuit. Dans la rue du Parc, je me suis dit que j'avais probablement une facilité à tomber ; dans la rue Saint-Viateur, que l'amour était une forme de résistance ; dans la rue Saint-Urbain, que quelque chose me portait à croire que tout n'était pas si noir.

J'ai monté des escaliers, j'ai ouvert une fenêtre, fermé des rideaux et me suis étendue. J'ai pensé que tout n'était pas si noir, parce qu'il y a de la beauté dans la catastrophe, parce qu'il y a ce moment de la chute où l'on se demande : suis-je l'oiseau ou le ciel ?

j'ai pensé  
que tout  
n'était pas si  
noir

appréhender le réel

Ni l'Humour, ni la Poésie, ni l'Imagination, ne veulent rien dire, si par une destruction anarchique, productrice d'une prodigieuse volée de formes qui seront tout le spectacle, ils ne parviennent à remettre en cause organiquement l'homme, ses idées sur la réalité et sa place poétique dans la réalité.

Antonin, Artaud, *Le théâtre et son double*

## 1. LE DOCUMENTAIRE

*Qui voit la figure humaine correctement ?  
Le photographe, le miroir ou le peintre ?*

Pablo Picasso

*Sans distorsion esthétique, la vérité n'est,  
hélas, pas très intéressante. Je pense  
même que le réel, exprimé dans la langue  
factuelle du quotidien, est tout sauf réel.*

Gila Lustiger, « Terra incognita »,  
*Lexique nomade · Assises du roman 2008*

Il n'y a pas, en littérature, une catégorisation aussi nette entre les œuvres qu'au cinéma, entre le documentaire et le long métrage de fiction. Certains se réclament d'une vérité, d'un réalisme, d'autres ne jurent que par le mythe et par l'imagination. Bien sûr, parfois, il est écrit « récit » ou « roman » sur la page couverture, mais les règles qui régissent l'une ou l'autre de ces appellations sont plutôt floues comparativement, par exemple, aux codes stricts du documentaire.

Il est souvent reproché à la fiction, à l'imagination et aux représentations de n'être qu'illusions et poudre aux yeux, ce qui sous-entend une forme d'aveuglement, de trompe-l'œil, de mensonge. Christophe Donner, dans un ouvrage justement nommé *Contre l'imagination*, s'élève contre « ce poison qui n'écrit pas son nom sur

le flacon<sup>1</sup> », qui n'est bon qu'à nous servir une bonne dose de clichés servant à pallier l'ignorance de l'auteur et qui par « le mensonge fera taire la vérité<sup>2</sup> ».

Donner n'a pas tout à fait tort lorsqu'il dit que l'imagination qui pallie une ignorance ou qui bouche des trous que l'auteur refuse d'investir peut charrier avec elle un flot de mots ne reposant sur rien. Cependant, il prône un concept de vérité par-dessus tout, écorchant au passage ce qu'il perçoit comme des vices en littérature : le style, l'esthétisme, les métaphores, la distraction, et même le rire. « La vertu première de la littérature, dit-il, c'est de dire les choses, les raconter, les transmettre<sup>3</sup> .» Oui, peut-être jusqu'à un certain point la littérature peut-elle endosser une attitude et une mission de transmission d'informations, mais il est plus qu'improbable qu'elle y parvienne parfaitement. L'œuvre d'Émile Zola est d'autant plus intéressante du fait qu'il n'a pas suivi à la lettre ses propres doctrines de vérité naturaliste et que ses livres sont truffés de mythologie, de métaphores et d'effets dramatiques. On lui a d'ailleurs beaucoup reproché ses contradictions. Où se trouve la création si on enlève aux auteurs le droit à l'imagination, à la fiction ?

Pour Donner, l'auteur doit toujours se représenter et être en perpétuel apprentissage de lui-même. Il place ainsi toute sa foi dans le récit autobiographique et dans l'idée de témoignage. Je ne crois pas qu'il faille voir dans cet exercice une valeur littéraire qui supplanterait les autres. Donner semble profondément engagé, pour ne pas dire enragé, à vouloir défendre la petite vérité des faits. Il me semble qu'il faut avoir un peu plus de foi en l'acte artistique. Et quand je parle de foi, je ne parle pas d'une croyance aveugle, mais d'une confiance en un engagement véritable de la parole qui se doit de dire plus que les faits.

---

<sup>1</sup> Christophe Donner, *Contre l'imagination*, Paris, Fayard, 1998, p. 27.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 24.

L'idéal, pour Christophe Donner, réside dans cette description du plan des frères Lumière qui montre une sortie d'usine :

*Le cinéma commence par regarder des gens, il les regarde longtemps, ce n'est pas encore une description, il ne leur demande pas encore d'être autre chose que ce qu'ils sont, ce que nous voudrions qu'ils soient, ce que l'imagination du cinéaste serait tentée de leur imposer. Il attend. Et c'est naturellement qu'apparaissent les choses, qu'elles se font de plus en plus évidentes, il suffisait qu'il soit là, le cinéaste, sa présence provoque des regards, des gestes, des rires coquets, tout comme la présence d'un écrivain suscite des confessions, des plaintes, des forfanteries. [...] Voilà ce que le cinéma, à sa naissance, a remontré à la littérature.<sup>4</sup>*

Un de mes anciens patrons, un ami documentariste dont le métier consiste justement à faire parler les choses et les gens et de rapporter cela le plus fidèlement possible, me dit : « Tu sais, ma vie oscille souvent entre ces deux pôles : comment freiner et ne pas freiner l'imagination ? Quand intervenir et quand n'être qu'un œil ? L'oreille pige plus vite, car elle n'analyse pas. Au contraire de l'œil qui analyse constamment. Je travaille avec une extrême méticulosité tous mes cadrages. »

Je pense à cette célèbre photo prise pendant la guerre du Vietnam qui montre des enfants fuyant leur village après une attaque aérienne<sup>5</sup>. Au milieu de l'image, une fillette nue, brûlée au napalm, courant sous l'emprise de la panique, le visage tordu par la peur. Les figures au premier plan forment une ligne dynamique que les figures de l'arrière-plan semblent reprendre. C'est une photo qui met l'administration américaine dans ses petits souliers, qui donne un prix Pulitzer à son auteur et qui, somme toute, devient emblématique de l'horreur de la guerre, alimentant la grogne publique. Dans les faits, le vrai cadrage de la photo, avant qu'elle ne soit coupée, montre la même fillette, en proie à la même peur, certes, mais l'effet choc est amoindri. Les figures semblent plus loin et plus petites. La dynamique des lignes est

---

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 91-92.

<sup>5</sup> Voir appendice.

brisée par la présence de soldats et de reporters sur le côté droit. Celui que l'on voit au premier plan est, en fait, un photographe du *Time magazine* en train de recharger son appareil. Leur attitude détonne par rapport à la panique des enfants. La fillette nue n'est plus au centre de la photo, mais à gauche, et c'est plutôt le nuage de fumée noire, se profilant à l'arrière, qui attire le regard.

Tout comme le plan séquence que décrit Donner, mais pour différentes raisons, cette photo est devenue un symbole, la première, bien sûr, celle mettant la fillette en vedette. Cette représentation est devenue plus grande que la réalité, que la vérité du bombardement du village et de la guerre du Vietnam. Elle s'est élevée au rang des emblèmes de la guerre en général. D'ailleurs, cette fillette est devenue porte-parole à l'UNESCO et fait des conférences sur la paix ; il n'est pas faux de penser que cette photo, donc une représentation, a changé sa vie. Combien d'autres n'ont pas eu cette chance ? Les images ne sont pas plus réelles que les mots.

Martin Lefebvre offre une version intéressante quant au rapport entre la photo et le réel :

*Il s'agit de revenir à la photo de Nick Ut et de la comparer avec l'événement réel de juin '72. Qui pourrait nier que c'est bien la photo qui a transformé cet événement, et sa principale protagoniste, en signe, en symbole ? Que c'est la photo, en somme, qui a agi en « opérateur sémiotique » ? Et inversement, qui aurait pu dire, devant la scène réelle, « voici un symbole de l'horreur de la guerre » ? Il ne s'agit pas de dire que nous n'interprétons pas la réalité qui nous entoure « en direct », mais la photo autorise plus facilement une interprétation différente du monde du fait même qu'elle n'est pas « en direct » : par exemple, il est exclu, lorsque je regarde la photo, que je m'élançe pour sauver la petite fille – comme l'a fait le photographe après avoir pris son cliché. Cette photo, parce que c'est une photo précisément et non la " chose*

*elle-même ", me permet donc d'interpréter un aspect général du monde qui cherche à se faire représenter ou connaître.*<sup>6</sup>

Le cadrage, l'œil, n'est pas exempt d'intentions et cette fiction-là est bien plus dangereuse, mentant en prétendant être la vérité, elle pousse à la distorsion. Pendant ce temps, « la petite musique des mots<sup>7</sup> » met Donner complètement hors de lui. Et pourtant, le style, l'intention, l'imagination, la fiction sont partout, le mensonge est lorsque nous prétendons en faire fi au nom de la vérité. Si la représentation peut comporter le versant négatif de l'illusion et de la poudre aux yeux, elle combine également les aspects positifs de moteur et de matrice. Nonobstant qu'il en nie le caractère fondateur, Donner admittra, vers la fin de son ouvrage, que l'imagination, malgré tout ce qu'on peut lui reprocher, fait partie du réel.

---

<sup>6</sup> Martin Lefebvre, « La photo et l'indice : brève mise au point », tiré du site Internet *Images Analyses*, (page consultée le 27 juin 2009), [En ligne], adresse URL : <http://imagesanalyses.univ-paris1.fr/photo-indice-breve-35.html> .

<sup>7</sup> Christophe Donner, *op. cit.*, p. 10.

## 2. L'IMPOSSIBLE

*C'est une fiction qui dit que la fiction est réalité.*

Gilles Thérien, « Sans objet, sans sujet... », *Protée*, Vol. 22, no. 1.

Philippe Forest distingue la réalité du réel dans l'ouvrage *Le roman, le réel. Un roman est-il encore possible ?*<sup>8</sup> Il affirme que « ce que l'on nous donne pour la « réalité », et que d'abord nous acceptons comme telle, n'est jamais que fiction.<sup>9</sup> » D'où l'échec, selon lui, du réalisme, condamné par certains « en raison du caractère falsificateur de ce qu'il nous présente comme étant la réalité.<sup>10</sup> »

*Le roman, tel que je m'attache à le comprendre, est ce qui construit la fiction de cette fiction qu'est la « réalité » et qui, l'annulant par ce dédoublement, nous permet de toucher ce point de « réel » où il se renouvelle et par où il nous communique le vrai sens de notre vie.<sup>11</sup>*

L'écrivain qui ne conçoit pas que le réel puisse être difficile à définir, affirme-t-il, est celui qui demande à la littérature d'en rendre exclusivement compte.

*Il décrète que l'imagination doit être proscrite, réduit le récit à la confidence autobiographique sans voir qu'il n'est pas d'accès au réel hors de*

---

<sup>8</sup> Forest, Philippe, *Le roman, le réel. Un roman est-il encore possible ?*, Paris, Pleins Feux, 1999, 86 p.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 26.

*l'imaginaire et que la plus légendaire des existences (la plus contaminée de fiction) est toujours celle qu'on a effectivement vécue.<sup>12</sup>*

En effet, il semble n'y avoir rien qu'un simple écrivain ne puisse imaginer qui n'a pas déjà eu lieu ou qui ne sera jamais réalisé par un humain sur cette planète. Le téléphone portable, pour reprendre un exemple bien connu, n'a-t-il pas fait sa première apparition dans *Star Trek* ? La réalité et l'imagination, le noir ou le blanc, l'un en remontre à l'autre tout le temps.

Forest reprend la définition de Jacques Lacan : « Le Réel, c'est l'impossible<sup>13</sup> », puis, citant Georges Bataille, il convient avec ce dernier que « [l]'impossible, il est sûr, ne peut être défini.<sup>14</sup> » Il démontre ensuite que l'impossible est à la frontière entre le sens et le non-sens, qu'il réside dans cet entre-deux. La tâche de l'écriture est alors, selon lui, toute contenue dans l'ambiguïté de la représentation de l'irreprésentable. J'utilise le terme « écriture » à dessein afin d'élargir l'horizon de ce que Philippe Forest n'accorde qu'au roman.

*Si le roman se refuse à représenter, il glisse vers l'abstrait et perd tout contact avec le réel. Si, à l'inverse, il se refuse à l'irreprésentable, il tourne à la contrefaçon réaliste d'un monde plein, réconcilié et perd également le contact avec la déchirure du réel.<sup>15</sup>*

Il en arrive ainsi à la plus qu'intéressante notion de « reste » pour continuer d'expliquer les liens entre la fiction et le réel. Pour la définir, il utilise les mathématiques et prend l'exemple de dix divisé par trois. Ce calcul, dit-il, sera à jamais inachevé, car, du dividende, il restera toujours quelque chose.

*Le « réel » est cela dont l'opération du savoir ne vient pas à bout, ce « reste », donc, qui interdit que le compte soit jamais rond, que le calcul tombe*

---

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 33, cit. G. Bataille, *Œuvres complètes*, t. II, Gallimard, p. 512-513.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 38.

*jamais juste. Ce « quelque chose » est là qui persiste, hétérogène par rapport à l'ordre du discours, ne se laissant pas dissoudre à l'intérieur de lui, et appelant du coup l'écho d'une parole – le roman – qui saura recueillir ce reste dont la « réalité » ne veut pas, où il n'a pas sa place.<sup>16</sup>*

Toute expérience, soutient Forest, relève du réel en ce qu'elle n'est pas entièrement traduisible, en ce qu'il en demeure toujours un « reste ». Le réel ne peut être l'objet d'un savoir, mais le lieu d'une expérience. Ainsi, au sens où je la comprends, l'écriture, celle du roman pour Forest, est le langage de l'impossible, de ce qui reste entre le sens et le non-sens de l'expérience.

---

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 34.

### 3. DES CONSTRUCTIONS

*Ce qui arrête souvent de dire la vérité,  
c'est qu'elle ressemble trop aux  
mensonges des autres.*

Maurice Donnay, *Pensées*

Il m'est arrivé de faire lire une nouvelle, ma première écrite avec ce « je » qui me faisait si peur, à mon vieil ami documentariste. Peur totalement justifiée lorsqu'il m'a demandé si ce que je décrivais m'était réellement arrivé. Est-il possible d'écrire des histoires sans que l'on vous demande d'en séparer la part de fiction et la part de réalité ?

Si je voulais écrire ma vie, il me serait possible de le faire, probablement. De l'ordre du témoignage, mon récit reposerait sur des faits que je donnerais à voir comme réalistes et bien vrais. Cela s'appuierait sur les protocoles crédibles de l'autobiographie littéraire. Ce pourrait être un récit d'apprentissage avec une ligne directrice : naïveté, rupture, prise de conscience, etc. Ce serait construit. J'aurais fait des choix. Certains éléments biographiques y seraient, d'autres pas. Ce ne serait pas de l'imagination, mais serait-ce bien le réel ? Qui saurait si j'ai menti, si j'ai embelli les faits, si je n'ai que retranscrit les confidences d'une voisine pour développer mon sujet ? Certains pourraient témoigner, pour ou contre...

Un parcours réaliste n'est pas gage de réalité. Suzanne Jacob : « Dès que nous manquons à dissiper la confusion entre la vie privée et publique de l'écrivain et la vie

de son œuvre, nous nous égarons. Dès que nous oublions la nature du matériau avec lequel l'écrivain travaille, nous sommes encore égarés.<sup>17</sup> »

À mon avis, le témoignage est de l'ordre de la petite vérité des faits. Tout cela peut être bien vrai, ce n'est pas de la fiction en tant que telle, mais tout cela est incomplet, ne dit pas grand-chose, n'a pas d'essence littéraire. Il peut toutefois servir d'autres buts : donner sa version des faits, régler ses comptes, redorer son image, etc. Mais quelle est la nature du matériau avec lequel travaille l'écrivain et que fait-on du vécu en littérature ?

J'aurais voulu m'exprimer aussi bien que Suzanne Jacob pour répondre à mon vieil ami documentariste. En effet, au-delà de ses déformations professionnelles, il n'a été sensible qu'à cette vague médiatique qui veut que la littérature soit un « déguisement du vécu<sup>18</sup> ». La nouvelle qu'il a lue était au « je », la voix était féminine et il sait de moi que ma mère est décédée lorsque j'étais jeune. Il ne lui en fallait pas plus, je suppose, pour chercher à savoir si ce personnage était moi.

Plusieurs auteurs, d'ailleurs, participent à ce potinage et brouillent volontairement la frontière entre leurs œuvres et leur vie. Je pense aux nombreuses sorties de Nelly Arcan lors de la parution de *Putain*, mais il y en a eu d'autres. Il y a de la commercialisation en jeu, peut-être aussi un peu d'exhibitionnisme de la part des auteurs. L'idée n'est pas de mentir et de dire que ce qu'on écrit n'a rien à voir avec nous, la littérature est toujours investie de manière consciente et inconsciente par les écrivains, mais de faire la distinction : le vécu est un bruit, la littérature une musique. Que la musique contienne du bruit, cela va de soi. Que le bruit enterre la musique pour faire l'événement, comme dans le cas de Nelly Arcan, est un saccage médiatique de la littérature.

---

<sup>17</sup> Suzanne Jacob, *La bulle d'encre*, Montréal, Boréal, 2001, p. 40-41.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 46.

En écrivant, je suis effrayée par ce type de réception, car il me semble que le danger de vouloir à tout prix voir l'écrivain à travers l'œuvre est de rendre celle-ci *stérile* pour le lecteur. Peut-être est-ce une façon de se protéger collectivement de ce qui peut ébranler nos certitudes. En tant que société, nous n'avons pas à remettre en question nos propres névroses si nous pouvons d'un coup les projeter sur un seul individu, c'est-à-dire l'artiste qui les exprime. La bohème artistique nous y a habitués, après tout, marginaux, obsessifs, alcooliques, dépressifs, etc., ils sont les seuls à être angoissés et nous n'en sommes que divertis. Voilà le piège – ou l'exutoire – dans lequel se retrouve le lectorat, mais qui coince également l'artiste, un tant soit peu divergent, dans un triste rôle.

Philippe Forest soutient que, dans l'écriture autobiographique, l'auteur doit faire attention à maintenir l'équilibre de la structure du texte grâce à une certaine hétérogénéité. Selon lui, le piège pour l'auteur est de

*[s]e croire dans une posture de surplomb, de maîtrise, dans une relation de transparence, d'immédiateté à l'égard de sa propre vie à un point tel qu'il devienne possible de la retranscrire simplement pour en faire un récit plein, linéaire, assuré. Carnavaliser le roman (en le faisant éclater) permet de ne pas céder entièrement à cette illusion de vérité et de produire un texte bien plus problématique quant à son sens.<sup>19</sup>*

Voilà qui me semble des propos justes, encore que la solution proposée du carnavalesque pour ne pas céder à « l'illusion de vérité » de notre vie mériterait, à mon avis, une réflexion plus approfondie. Cette notion en littérature engage une vision du monde « à l'envers » dont l'affranchissement provisoire n'est pas si simple. Il me semble réducteur de le plaquer ainsi comme une recette, une grille à fabriquer des romans. J'entends ici le carnaval au sens où l'a défini Bakhtine dans l'« Introduction » à son ouvrage sur Rabelais qui, des épopées parodiques et carnavalesques du Moyen Âge au réalisme grotesque de la Renaissance et au

---

<sup>19</sup> Philippe Forest, *Le roman, le réel. Un roman est-il encore possible ?*, op. cit., p. 68.

grotesque romantique, démontre bien comment la construction des images et des formes a changé. De la culture populaire, de la rue, du rire et du corps, nous sommes passés à l'isolement de la chambre, à la pensée idéaliste et à l'ironie. Le masque qui, au départ, prend la forme de grimaces, de simagrées et de singeries devient lugubre, dissimule et trompe. Le carnaval, avec le temps, a perdu son caractère régénérateur et le grotesque, son « principe de jeu de la vie<sup>20</sup> ». Ce que j'en retiens surtout est un principe de dédoublement en dehors de tout statisme, car un véritable grotesque exprime :

*[...] dans ses images le devenir, la croissance, l'inachèvement perpétuel de l'existence : c'est la raison pour laquelle il donne dans ses images les deux pôles de devenir, à la fois ce qui s'en va et ce qui s'en vient, ce qui meurt et ce qui naît, il montre deux corps à l'intérieur d'un seul, le bourgeonnement et la division de la cellule vivante de la vie.<sup>21</sup>*

Que signifie, dès lors, de prendre le roman et de le « carnavaliser » ? Est-ce cela que l'on entendrait par l'autofiction ? Cette étiquette littéraire est souvent revendiquée pour des œuvres qui ne semblent pas sortir souvent des vérités convenues, qui n'ébranlent pas grand-chose et pas grand monde, au bout du compte, à l'exception, peut-être, des parents et des proches de l'auteur.

Suzanne Jacob affirme que, dans la biographie, « [c]e qui est proposé, ce sont des faits. C'est du vécu, autrement dit du *terminé*.<sup>22</sup> » Alors que l'œuvre fictionnelle [...] propose pour sa part que les faits peuvent être les faits, peuvent ne pas être les faits, qu'ils deviennent des faits au moment où un récit les donne à voir comme des faits. Pour le roman, le vécu est un matériau neutre dont l'écrivain s'empare sans obligation, sans attache à la vraisemblance conventionnée. Lorsque le vécu entre dans le roman, il entre dans un autre temps où tout est encore à vivre, où rien n'a encore été vécu. Le roman va lui

---

<sup>20</sup> Mikhaïl Bakhtine, « Introduction », *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1970, p. 49.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 61-62.

<sup>22</sup> Suzanne Jacob, *La bulle d'encre*, *op.cit.*, p. 45.

*ouvrir cet espace où la vraisemblance, la véracité, la fidélité ne seront plus soumises qu'à l'éclairage que la langue lui donnera.*<sup>23</sup>

L'aspect terminé du vécu, sa mort, peut mener à la naissance d'une toute nouvelle vie, dans un hors-temps, un hors-monde tout neuf qui est l'œuvre de fiction. De la façon que je le conçois, un fragment de vécu peut donner à voir un propos, un dire qui, soutenu par la fiction, a alors la possibilité de devenir une vérité plus grande que l'individu, de toucher à « l'impossible du réel ». Sylvie Germain le dit autrement :

*Des souvenirs depuis longtemps sombrés dans l'oubli entrent parfois en éruption sous l'effet de l'écriture [...]. Peu importe que ces souvenirs explosifs restituent intacte la scène que brusquement ils raniment, ou qu'ils la présentent transformée, trafiquée. La force d'un souvenir ne se mesure pas à son exactitude, mais à sa capacité d'émouvoir et de donner à penser – de donner matière à fabuler.*<sup>24</sup>

Effectivement, à travers l'écriture, un transfert s'opère. Des résidus, qui peuvent provenir d'absolument tout et de rien de notre vie psychique, physique, émotionnelle, passent sur la page. Si je veux dire quelque chose de la difficulté de vivre, si je veux écrire sur ces individus qui avancent dans la vie en boitant et parler des fictions qu'ils s'inventent et sur lesquelles ils s'appuient comme sur des béquilles, je dois regarder en face mes propres instabilités. Comment pourrais-je évoquer quoi que ce soit de manière juste et sensible si je refuse le miroir que cela me tend ? Toutefois, je trouve qu'il est pénible pour un auteur de se donner tant de mal pour construire et raconter une histoire qui dira quelque chose de sa vision du monde alors que certains lecteurs ne se demanderont que si l'écrivain a eu une enfance malheureuse.

En écrivant, je choisis d'être imposteur. En fait, je ne le choisis pas, je le suis malgré moi. Et j'affirme avec Marc Petit, dans *Éloge de la fiction* : « Ce n'est pas

---

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 45-46.

<sup>24</sup> Sylvie Germain, *Les personnages*, Paris, Gallimard, 2004, p. 50.

avec moi que j'écris, c'est contre moi, en littérature je prendrai toujours le parti du je contre le moi, le parti de la rigueur. [...] *je n'est personne*.<sup>25</sup> »

C'est la force de la langue et non la véracité d'une expérience subjective qui, seule, détermine la recevabilité du texte littéraire. Et la langue, assure Jacob, n'est pas la réalité, elle est une *convention de réalité*, une *fiction dominante*<sup>26</sup> comme beaucoup d'autres aspects de notre vivre ensemble. « [...] les sociétés se maintiennent dans leur forme propre grâce à ces fictions dominantes<sup>27</sup> » et une des fonctions de l'art est de faire prendre conscience à l'individu que « la convention de réalité qui le régit est une version des choses, [...] cette version pourrait tout aussi bien en être une autre<sup>28</sup> ».

Ce que l'on conçoit alors comme réalité n'est pas seulement propre à chaque individu, mais aussi à chaque collectivité. C'est sur la base d'être humain dans le monde que l'écrivain écrit. Il utilise des mots, sa subjectivité, c'est-à-dire son vécu, ses perceptions, ses observations du monde extérieur, les sensations de son monde intérieur, il invente aussi. Ce sont là ses matériaux et ses outils de construction qui demeurent, si l'on se fie à Jacob, tout aussi subjectifs que l'édifice de mots, ainsi bâti, est fictif.

---

<sup>25</sup> Marc Petit, *Éloge de la fiction*, Paris Fayard, 1999, p. 77-78.

<sup>26</sup> Suzanne Jacob, *La bulle d'encre*, op. cit., p. 34 et suivantes.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 36.

<sup>28</sup> *Ibid.*

## 4. DES CONVENTIONS

*Mais le mot homme en France continue à  
représenter le genre humain.*

Benoîte Groult

Selon Marc Petit, le pire tort dont on peut accuser le réel est de nous avoir fait accroire qu'il existait. Même si nous ne faisons que parler de lui, le réel « a pour qualité essentielle de *n'être pas dit*, parce qu'il précède toute espèce de discours qu'on peut tenir sur lui.<sup>29</sup> » Il n'est pas nommable et c'est ce réel-là, à défaut d'autres mots, que nous tentons de dire, d'humaniser.

*Les mots ne sont pas plus faux que le réel n'est vrai, ni meilleurs que lui, même si, en nous distinguant des autres êtres vivants, ils semblent vouloir nous élever au-dessus de la Nature. Ils ne mentent que s'ils prétendent être vrais, coller aux choses au lieu de se donner pour ce qu'ils sont : une fiction pure et simple, ou, plus exactement, composite et complexe, vocalisant à l'infini les rudes et imprononçables consonnes du réel.<sup>30</sup>*

Je retiens tout particulièrement « ils ne mentent que s'ils prétendent être vrais ». Pierre Jourde le dit autrement : « En motivant le réel, nous le perdons sans le savoir.<sup>31</sup> » Il me semble que cela répond parfaitement à tout le discours sur la fiction et l'autobiographie. Du vécu, des expériences mises en mots, mises en phrases, sont obligatoirement faussées, parce que reconstruites. Tout livre est une construction,

---

<sup>29</sup> Marc Petit, *Éloge de la fiction*, op. cit. p. 14.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>31</sup> Pierre Jourde, *Littérature et authenticité, le réel, le neutre, la fiction*, Paris, L'Esprit des péninsules, 2005, p. 202.

parce qu'à la base, comme le disent Petit, Jacob et d'autres, les mots sont une convention et non le réel.

On nous raconte des histoires.

*Qui donc ? La langue, les langues, l'idéologie, les routines et les modes, les stéréotypes de toute sorte véhiculés quotidiennement par les médias, imprégnant les cerveaux incapables non seulement d'exprimer une idée personnelle, mais de percevoir le monde autrement qu'à travers une grille de verbiage qui transforme l'expérience la plus intime en déjà-vécu... On nous ment et chacun, répétant le mensonge, se ment à soi-même.*<sup>32</sup>

Pour Petit, l'art se doit de réveiller les esprits : « mentir au mensonge, mystifier pour démystifier<sup>33</sup> ». Il affirme que ceux qui clament mettre tout à jour sont parfois les plus sournois des mystificateurs parce « qu'ils nient non seulement le caractère vital de l'imaginaire et le rôle structurant du mythe, mais la nature même du langage réduit à un système sémiotique abstrait sans aucun enracinement dans la vie psychique<sup>34</sup> ». Clément Rosset, dans son ouvrage *Le choix des mots*, cite le théoricien du langage Louis de Bonald redonnant au langage toute sa puissance : « Ainsi, quand nous cherchons nos propres idées, nous ne faisons réellement que chercher les mots qui les expriment, [...] le mot nous rend l'idée que nous cherchons, et qui serait perdue sans l'expression qui la représente ou la rend présente à l'esprit.<sup>35</sup> »

La langue est une fiction, certes, une convention, mais c'est une fiction fondatrice de l'être. Comme le dit le linguiste Émile Benveniste : « [c]'est dans et par le langage que l'homme se constitue comme sujet ; parce que le langage seul fonde en

---

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 117.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 118.

<sup>34</sup> *Ibid.*

<sup>35</sup> Clément Rosset, *Le choix des mots*, Paris, Les éditions de Minuit, 1995, p. 43 ; cit. De Bonald, *Recherches philosophiques sur les premiers objets des connaissances morales*, Paris, Librairie d'Adrien Le Clère, 1838 (troisième édition), p. 380.

réalité, dans sa réalité qui est celle de l'être, le concept d'*ego*.<sup>36</sup> » Je remarque que la problématique « réalité » est ici intrinsèquement reliée à un « je » se constituant comme sujet. Je remarque les mots. Je remarque le mot « homme », cette convention par excellence.

---

<sup>36</sup> Émile Benveniste, « De la subjectivité dans le langage », *Problèmes de linguistique générale I*, Paris, Gallimard, 1966, p. 259.

## 5. LA MÉMOIRE ET L'IMAGINATION : DES OUTILS DE FICTION

*Aller aux Champs-Élysées me fut insupportable. Si seulement Bergotte les eût décrits dans un de ses livres, sans doute j'aurais désiré de les connaître, comme toutes les choses dont on avait commencé par mettre le « double » dans mon imagination. Elle les réchauffait, les faisait vivre, leur donnait une personnalité, et je voulais les retrouver dans la réalité ; mais dans ce jardin public rien ne se rattachait à mes rêves.*

Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*

Lorsque l'on parle de vécu en littérature, on oublie trop souvent de discuter de la mémoire, cet outil qui construit, sélectionne, ordonne, arrange et met en place le vécu d'un individu. « La mémoire ne peut que transformer le réel passé en un espèce de fiction », nous dit Pierre Bertrand. « [...] il n'a été effectivement réel qu'au moment même où il a été vécu, et une fois que la mémoire s'en empare, ce réel fait faux bond, il est irrémédiablement perdu, il n'en subsiste qu'un double, qu'une image, qu'une description plus ou moins fidèle, qu'un souvenir.<sup>37</sup> » D'où parfois ce sentiment d'irréalité par rapport à un événement passé. Nous l'avons bel et bien vécu, mais il semble imaginaire, lointain, comme un rêve.

Clément Rosset affirme pour sa part que la mémoire et l'imagination sont « deux moyens de perception extraordinaires, un pour le temps et un pour l'espace.

---

<sup>37</sup> Pierre Bertrand, *Exercices de perception*, Montréal, Liber, 2006, p. 85-86.

[...] la mémoire et l'imagination, soit deux succédanés de perception ou perceptions de remplacement qui prennent alors le relais de la perception proprement dite.<sup>38</sup> » Selon lui, c'est grâce à la mémoire et l'imagination si nous sommes capables de prendre en compte le réel en dehors de l'instant présent, du ici et du maintenant. Ces deux facultés seraient ce qui nous autorise « une certaine *présence de ce qui est absent*<sup>39</sup> ». L'absent ne saurait valoir le présent, souligne-t-il, mais il ne faudrait pas sous-estimer l'utilité de ces facultés « semi perceptives », ainsi que leur fragilité.

Les choses vécues changent en laissant derrière elles des trous. Trous que nous remarquons davantage que la place appelée à être prise par la suite. La mémoire et l'imagination se situent là, dans cette perception d'un espace-temps défaillant, qui convoque un vide et qui manque à nous parler de ce qui reste, au présent. Elles nous permettent de remplir les trous. Si l'espace vide et silencieux, toujours négligé par rapport à ce qu'il pourrait contenir, est vrai, plus authentique que n'importe quel contenu ; « le contenu passe – les idées, les paroles, les images, les explications, les descriptions –, l'esprit vide ou silencieux reste, immobile, intouché, imperturbable<sup>40</sup> », la mémoire et l'imagination permettent d'en toucher l'absence. Marc Petit et Philippe Forest appellent ce vide le « Réel ».

Rosset distingue toutefois l'utilité de ces « puissances trompeuses<sup>41</sup> ». Si la mémoire est « une fonction à certains égards infaillible<sup>42</sup> », il admet qu'elle peut se tromper, s'embrouiller, mais alors elle n'est pas mémoire, tranche-t-il. Lorsqu'elle réussit à trouver précisément l'objet recherché, dit-il, elle vise juste.

---

<sup>38</sup> Clément Rosset, *Fantasmagories*, suivi de *Le réel, l'imaginaire et l'illusoire*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2006, p. 88.

<sup>39</sup> *Ibid.*

<sup>40</sup> Pierre Bertrand, *Exercices de perception*, *op. cit.*, p. 107.

<sup>41</sup> Clément Rosset, *Fantasmagories* suivi de *Le réel, l'imaginaire et l'illusoire*, *op. cit.*, p. 89.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 90.

*Tous les analystes de la mémoire, de saint Augustin à William James et Marcel Proust, ont justement insisté sur cette infailibilité de la mémoire, sur l'incapacité où elle est, lorsqu'elle est sur la piste d'un certain souvenir, de se laisser abuser par un autre souvenir, si proche soit-il de celui qu'elle recherche.*<sup>43</sup>

*Cette infailibilité de la mémoire (sauf encore une fois à manquer son but, manquant alors à être mémoire) autorise à lui attribuer une connaissance instinctive, une sorte de savoir de la différence – c'est-à-dire un savoir du réel, toute réalité étant d'essence singulière.*<sup>44</sup>

L'imagination est, bien évidemment, incapable d'avoir cette justesse que la mémoire arrive souvent à produire. « Si la mémoire implique un savoir de la différence, l'imagination se résume à une *impression de l'autre*<sup>45</sup> ». Rosset différencie deux types d'imagination : l'une de conception classique et l'autre de conception moderne.

*Les performances réalisées par l'imagination apparaissent en effet sous un jour très différent selon qu'on attend d'elle essentiellement une évocation, la plus précise possible, des perceptions et sensations de la vie quotidienne, ou au contraire une suggestion d'images sans rapport direct avec celles offertes par la perception du réel.*<sup>46</sup>

Bien entendu, la thèse classique de l'imagination atteste d'une pâle copie qui se compare toujours à l'original, un double « amoindri ». Lorsque Christophe Donner parle de l'imagination qui pallie l'ignorance et, qu'en ce sens, fait dans les clichés et les lieux communs, il s'attaque à cette première conception. Toutefois, la conception moderne de l'imagination, au sens où l'entend Rosset, fabrique du neuf. « Le nouveau qu'elles suggèrent [ses représentations] vient précisément de ce qu'elles ne présentent rien à nouveau, ne répètent ni ne reproduisent rien, évitant ainsi le piège de

---

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 91.

<sup>44</sup> *Ibid.*

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 93.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 94.

l'« *nouveau* qui implique toujours et nécessairement un *rien de neuf*.<sup>47</sup> » Il voit ce pouvoir de l'imagination comme un pouvoir de suggestion d'images, affranchi de la réalité, de ses conventions et de la perception ordinaire. Au contraire de la conception classique, l'imagination ne serait pas sensation « amoindrie », mais « débordante ». En ce sens, l'imagination se retrouve dans un rôle de complémentarité avec la mémoire. Comment, en effet, peut-elle être à la fois si inerte et si remplie, à la fois si limpide et si obscure ? Claude-Louis Combet, qui soutient qu'il y a une « chance d'amnésie »<sup>48</sup> à l'œuvre dans l'écriture, affirme : « La mémoire s'offre en incapacité. Et par là même – en cette déficience totale à rappeler le passé exactement – elle ouvre un appétit de connaissance qui ne peut être satisfait que par la création, l'invention, la fabulation.<sup>49</sup> »

---

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 95.

<sup>48</sup> Claude Louis-Combet, *L'homme du texte*, Paris, José Corti, 2002, p. 194.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 196.

## 6. OBSERVATION ET INTUITION : L'INSPIRATION DE L'ARTISTE

*Via intuitive seeing, a writer sees the unseeable. Real becomes non-real ; non-real real. Her third eye pierces the invisible, even as her temporal eyes simply stay focused on whatever is before them.*

Gail Sher, *One continuous mistake*

Je n'aurais jamais osé écrire cela. Premièrement, à cause de la référence ésotérique au troisième œil. Deuxièmement, parce que parler de l'intuition créatrice de cette façon semble attribuer à l'artiste une aura de chaman et de devin, comme s'il planait au-dessus du monde et qu'il voyait des choses que le commun des mortels ne peut percevoir. Ce qui n'est, à mon avis, absolument pas le cas. J'assume une position où l'écrivain est dans le monde, marchant avec lui, dans un rapport de sensibilité et d'intelligence avec celui-ci. Toutefois, l'intuition a un rôle à jouer dans le processus créateur ; elle est, à mon sens, génératrice de fiction puisqu'elle permet d'appréhender ce qui est extérieur à soi à travers une réfraction qui passe par soi. Pour paraphraser Proust, un observateur qui ne voit les choses que du dehors ne voit rien<sup>50</sup>. Par intuition, j'entends une appréhension intellectuelle qui se détacherait de la notion populaire d'une vision ou d'une prémonition immédiate (non réfléchie) et seulement chargée d'émotion. Une intuition réfléchissant donc, et appelant un certain recul, une distance. Une intuition en dehors de l'érudition, mais qui, convergeant avec celle-ci, permet d'appréhender le monde.

---

<sup>50</sup> Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, Gallimard, Folio, 1988, p. 383.

Comment peut-on en tenir compte et peut-on lui faire confiance ? Sur ce sujet, Carl R. Hausman tente de faire le point dans l'article « Bergson, Peirce, and Reflective Intuition<sup>51</sup> », alors qu'il approfondit les idées et les points de vue de Bergson et de Peirce qui permettent de reconnaître une interdépendance entre la pensée conceptuelle et l'intuition. Je m'attarderai ici à ce que Hausman retient de cette intuition par rapport à l'acte créateur.

Hausman explique que ces intuitions ne sont pas explicitement cognitives au sens où elles rendraient compte d'une rationalité *prima facie*, mais par le fait qu'elles contribuent aux niveaux cognitifs de l'expérience. Selon lui, des idées intelligibles, sans qu'elles soient considérées pour leur rationalité ou leur irrationalité, peuvent ne pas être productrices de sens au départ, mais éventuellement en produire dans un futur rapproché. Quelque chose qui éventuellement sera expliqué ou compris... L'importance de ces *idées vagues* réside dans le potentiel qu'elles ont d'une consistance et d'une cohérence futures. « This is crucial to what I shall characterize later as creative outcomes and as a mark of metaphorical expression.<sup>52</sup> »

*What role does intuition play in creative acts? If we emphasize that creative advance issues in a change in continuity; a rupture, there must be some break with continua that are conceptually available. But the origin of the break could not have as its basis only concepts available up to the time of creativity. Nor could the origin of the break have as its basis concepts available after the break. Thus, the origin of the break must be pre-conceptual yet intelligible insofar as its outcome promises to be also available to human conceptual cognition. This pre-conceptual and intelligible activity is the office of a pre-conceptual but "reflective" cognition. This pre-conceptual cognition, I think, is both Peircean and Bergsonian intuition understood, as I suggested earlier, involving three relata: (1) an immediate, monadic intuition, (2) an incipient,*

---

<sup>51</sup> Carl R. Hausman, « Bergson, Peirce, and Reflective Intuition » in *Process Studies*, pp.289-300, Vol. 28 , Number 3-4, Fall-Winter, 1999, tiré du site Internet *Religion Online*, (page consultée le 26 juin 2009), [En ligne], adresse URL : <http://www.religion-online.org/showarticle.asp?title=3003>.

<sup>52</sup> *Ibid.*

*mediating interpretation, and (3) a triadic outcome available to discursive thought.*<sup>53</sup>

Quel est le rapport entre l'intuition et le *réel qui devient irréel qui devient réel* de Gail Sher ? Le troisième œil et sa vision de ce qui n'est pas visible ? Merleau-Ponty affirme dans *L'Œil et l'Esprit* : « La vision n'est pas un certain mode de la pensée ou présence à soi : c'est le moyen qui m'est donné d'être absent de moi-même, d'assister du dedans à la fission de l'Être.<sup>54</sup> » La vision, à la fois dans le corps et la pensée, selon le philosophe, a le « pouvoir fondamental de manifester, de montrer plus qu'elle-même<sup>55</sup> ». Et il faut qu'elle ait son imaginaire, insiste-t-il, puisqu'il ne s'agit pas de parler de ce qui se trouve autour de nous, mais de faire parler ce qui est là.

Pierre Bertrand reprend autrement l'assertion de Gail Sher :

*La vision de l'artiste consiste à rendre visible l'invisible. Elle n'est pas que subjective. Elle consiste au contraire à voir, d'une vision de visionnaire ou de voyant, ce que le visible de la réalité dominante, du regard habituel, étouffe ou écrase. La vision décape la réalité des noms coutumiers et des vérités toutes faites pour la restituer à elle-même, à savoir à l'inconnu.*<sup>56</sup>

J'en comprends qu'une fine observation doublée d'une intuition sensible et intelligible est la vision, la muse, le troisième œil, l'inspiration, – peu importe comment on veut l'appeler – de l'artiste. Pierre Jourde :

*Car l'inspiration, en réalité, ne livre aucun contenu, aucun élément qui serait déjà là. Elle ouvre le possible, elle délivre le réel en nous de nous-mêmes. L'inspiration constitue la force d'indétermination à l'œuvre dans la*

---

<sup>53</sup> *Ibid.*

<sup>54</sup> Maurice Merleau-Ponty, *L'Œil et l'Esprit*, Paris, Gallimard, coll. « Folioplus philosophie », 2006, p. 42.

<sup>55</sup> *Ibid.*

<sup>56</sup> Pierre Bertrand, *Éloge de la fragilité*, Montréal, Liber, 2000, p. 78.

*pensée, ce qui fait jaillir, au cœur des mots, les choses en proie à leur neutralité.*<sup>57</sup>

Cela révèle notre attente d'avoir un accès intime au réel à travers l'art, un accès qui ne nous est pas donné d'emblée par la connaissance pure des choses. Si ce n'est pas une chose concrète, un fait, que l'esprit perçoit, c'est peut-être bien le réel délivré, son impossible, son infini, son silence. Peut-être. L'intuition devient donc un autre outil de fiction, de concert avec la mémoire et l'imagination, en ce qu'elle se situe en dehors des conventions et qu'elle est apte à *jaillir*, à initier une rupture, à renouveler les formes, à fabriquer du neuf.

---

<sup>57</sup> Pierre Jourde, *Littérature et authenticité, le réel, le neutre, la fiction*, op. cit., p. 159.

## 7. LE NOIR ET LE BLANC

*La nuit je mens*  
Alain Bashung

*The light which puts out our eyes is  
darkness to us.*  
Henry David Thoreau, *Walden; or, Life in  
the woods*

*La fiction me suit comme une ombre.*  
Fernando Pessoa, *Le livre de  
l'intranquillité*

Marc Petit utilise le jeu entre la lumière et les ténèbres du montreur d'ombres pour illustrer ce que l'art – la fiction – est le mieux à même de faire. Cette métaphore prend forme sous nos yeux et fait encore comprendre les rapports entre fiction et réel. « La vérité du montreur d'ombres, dit-il : faire de la lumière et des ténèbres des alliées quand le philosophe les oppose comme bien et mal. A-t-on idée de vouloir regarder le soleil en face ? Quel dieu est-ce là qui voudrait que nous l'adorions au péril de nos yeux [...] ?<sup>58</sup> » Il poursuit et explique que la nuit est plus ancienne que le jour, que nos corps sont faits de cette nuit et qu'ils se dévoilent, en plein jour, par leur ombre. L'art, explique-t-il, inverse les rapports : « Ce n'est plus la lumière qui éclaire

---

<sup>58</sup> Marc Petit, *Éloge de la fiction*, op. cit., p. 133.

les choses obscures, mais l'ombre qui fait apparaître du sens sur un fond de clarté.<sup>59</sup> »  
Le montreur d'ombres ne détient pas la vérité, il raconte des histoires.

*Les histoires qu'il raconte, si elles éclairent l'existence – la sienne et celle des autres –, c'est parce qu'elles sont obscures ; plus l'ombre est dense, le noir noir d'encre, saturé de nuit, plus le dessin des personnages sera précis, et vif leur mouvement.<sup>60</sup>*

Les ombres projetées sur le mur ne diront rien de plus que ce qu'il est possible de raconter avec dix doigts et une voix qui formule : « Il était une fois... » Il est difficile de mieux dire l'indicible, l'impossible du réel que par cette lumière aveuglante qui ne nous permet pas plus de discernement que la noirceur absolue.

On écrit pour tamiser, voiler, rendre obscur ce qui semble trop clair et net et puis on lit pour faire de la lumière dans l'ombre. Un véritable paradoxe, affirme Pierre Bertrand : « Si le lecteur lit pour voir clair, l'écrivain, quant à lui, écrit au contraire pour voir sombre et obscur, pour explorer des contrées inconnues, pour se perdre en des territoires inexplorés.<sup>61</sup> » Et un peu plus loin : « Nous écrivons pour cheminer dans le noir, dans le gris, l'obscur, le confus et l'incertain, pour fuir la lumière trop claire, trop simple et trop évidente des médias, des informations et des communications.<sup>62</sup> »

L'écriture, l'écrivaine, usant de lumière et d'ombre, de réalité et de fiction. Cette métaphore revient aussi chez Claude Louis-Combet :

*De l'indéterminé, de l'indistinct, de l'indéfini s'élève le goût d'une nécessité, rien de plus qu'une tension attentive et réceptive qui soudain bascule*

---

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 136.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 137.

<sup>61</sup> Pierre Bertrand, *Éloge de la fragilité*, *op. cit.*, p. 70.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 71.

*en rythmes et en mots : c'est l'instant du passage, celui où la Nuit, fille première du Chaos, tremble toute entière dans la clarté du verbe.*<sup>63</sup>

Louis-Combet expose que nous « n'écrivons que de la Nuit – mais hors la Nuit nécessairement<sup>64</sup> », puisque nous ne pouvons échapper au sens et à sa logique ; le non-sens lui-même ayant un sens. « Cette trouée de la nuit dans la clarté achevée de la face, c'est par là que le chaos se régénère : on en parlera, probablement, comme d'un événement – mais, en vérité, c'est l'abîme de l'être qui se laisse, ici, pressentir.<sup>65</sup> » Encore une fois, cette rupture, la matrice qui « régénère le chaos », permet de dire autrement cet outil de fiction, peut-être le plus important d'entre tous, celui qui permet la prise de parole, la toute première, celle qui recourra ensuite à l'imagination, à la mémoire, à l'intuition pour se mettre en forme, pour user et déployer toutes ses forces et parvenir à faire sentir, à faire réfléchir, à étreindre timidement le réel et son impossible. Cette métaphore de la Nuit, comme celle de la lumière, des ombres et autre noir, blanc, gris, peut, peut-être, trouver tout son sens par cette phrase, encore chez Louis-Combet : « Mais ce qu'est le terreau de langue et de parole d'où le texte s'extirpe, nous l'ignorons. Nous ne pouvons l'évoquer que sur un mode négatif et privatif : l'inconscient, l'indicible, l'inconcevable.<sup>66</sup> » Dans cette optique, le Réel participe aussi de cette métaphore en ce qu'on ne peut que tenter de le dire en en acceptant son « impérieuse prérogative<sup>67</sup> » et en le dédoublant dans l'œuvre.

---

<sup>63</sup> Claude Louis-Combet, *Proses pour saluer l'absence*, op. cit., p. 11.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>67</sup> Clément Rosset, *Le réel et son double*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1984, p. 7.

## 8. SE DÉBARRASSER DE SOI

*Mais la raison est toujours mesquine  
auprès du sentiment; l'une est  
naturellement bornée, comme tout ce qui  
est positif, et l'autre est infini. Raisonner  
là où il faut sentir est le propre des âmes  
sans portée.*

Balzac, *La femme de trente ans*

*The work of art is to objectify subjectivity.*

David Lynch

« Écrire, [...] c'est travailler à son propre déracinement<sup>68</sup> », affirme Claude Louis-Combet. On écrit pour se débarrasser, dit Pierre Bertrand<sup>69</sup>. Pour sa part, Pierre Jourde parle de « reniement<sup>70</sup> ». Il est bien vrai que si je me suis tant intéressée à découper/définir les pointes dans le gâteau/l'œuvre et à départager les parts : réalité, fiction, réel... c'est qu'il y avait une obsession à abattre : une culture du secret, une pudeur, un orgueil familial à pleurer en silence, à ne jamais parler de soi, à ne présenter que des masques, à cacher les failles et les vulnérabilités. Il n'est pas aisé de parler de soi, mais comment aspirer à créer quelque chose de vrai, qui ne soit pas trivial, si l'on refuse le miroir que l'écriture tend ? Naïvement, j'aurais voulu écrire loin de moi et en même temps dire quelque chose d'authentique. Je refusais l'étiquette « autofiction », j'admettais, du bout des lèvres, l'écriture

---

<sup>68</sup> Claude Louis-Combet, *Le péché d'écriture*, op. cit., p. 23.

<sup>69</sup> Pierre Bertrand, *Éloge de la fragilité*, op. cit., p. 83-84.

<sup>70</sup> Pierre Jourde, *Littérature et authenticité, le réel, le neutre, la fiction*, op. cit., p. 167.

autobiographique, mais il me fallait en passer par la compréhension de ce surmoi imposant qui raturait mes écrits, me censurait quand je touchais à la vulnérabilité, au dénudement. Je ne voulais pas frôler la réalité des petits faits de ma vie et je ne voulais surtout pas tâter l'universalité, le réel, de mes plus profonds élans, de mes inspirations les plus intimes. Je voulais écrire sans m'effleurer. Impossible. L'écriture ne pouvait pas n'être qu'un jeu intellectuel, un ludisme divertissant, une expérience détachée de mes affects, de mon âme, de ce qui, en moi, fait le soleil, le beau temps, les tempêtes et les bourrasques. Louis-Combet :

*Il faudrait se rappeler, quelquefois, que les mots sont une réalité d'un autre ordre que les concepts dont ils forment le véhicule – et que la phrase et le texte ne se réduisent pas à la mise en œuvre d'une logique et à l'effectuation d'un sens explicite. Il est une ténèbre du texte qui se poursuit jusque dans la transparence de l'écriture. Il est un fond charnel du verbe et comme un tissu textuel qui résistent à tous les traitements de lecture intellectuelle. Car le texte ne s'adresse pas seulement à l'entendement.<sup>71</sup>*

Pierre Bertrand :

*De quoi s'agit-il dans l'écriture ? Non pas d'émettre une thèse, d'exprimer une vérité, mais d'abord et avant tout de faire sentir un affect. L'affect en tant que tel est la vérité. Il ne s'agit pas d'une explication, d'une théorie, à savoir d'un regard sur quelque chose. Mais en tant qu'affect, il s'agit de ce quelque chose lui-même. L'écrivain n'a pas que des idées, il a, comme tout vivant, des affects multiples et variés qui le constituent. Ces affects dépassent souvent sa capacité d'explication ou de compréhension.<sup>72</sup>*

« Donner une réalité à ce qui dans la vie passe presque inaperçu.<sup>73</sup> » Voilà ce que l'écriture fait, selon Pierre Bertrand. Et ce que l'humain étouffe, blinde, ce sont ses affects qui le forment et le déforment, qui le débordent.

---

<sup>71</sup> Claude Louis-Combet, *Le péché d'écriture*, op. cit., p. 27.

<sup>72</sup> Pierre Bertrand, *Le cœur silencieux des choses : essai sur l'écriture comme exercice de survie*, Montréal, Liber, 1999, p. 106.

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 107.

*Il s'agit d'écrire au plus près, d'écrire de l'intérieur, d'écrire à l'intérieur. D'écrire au sein de l'invisible. D'être tellement proche du réel, d'être tellement dans le réel, qu'on ne le reconnaisse pas, qu'on se demande de quoi ça parle, qu'on ait même l'impression que ça ne parle de rien, ou de presque rien [...].*<sup>74</sup>

Voilà un beau programme qui ne va pas de soi. L'affect est le seul sujet, la seule finalité, selon Bertrand, le seul sens intrinsèque de l'œuvre. Non seulement nommer l'affect ne suffit pas, mais le ressentir/faire ressentir n'est pas suffisant non plus s'il n'est pas habité en lui-même par l'écriture, puis dans le passage de l'un à l'autre sur la page. Habitant au plus profond de sa sensibilité, l'individu rejoindrait « l'intensité du vivre et du mourir, du jouir et du souffrir<sup>75</sup> » et comunierait avec les autres en cet espace « où ils sont vraiment<sup>76</sup> ». Cette quête de vrai, au plus profond du réel, loin des masques, cachettes et autres protocoles, ne peut être évacué lorsque la quête de l'écriture repose sur une véritable volonté esthétique et éthique de dire le monde. Mais où se trouve la sincérité ? Le personnage d'Anna, écrivaine, dans le *Carnet d'or* de Doris Lessing :

*J'ai honte de l'impulsion psychologique qui a créé Frontières de guerre, et j'ai décidé de ne plus jamais écrire si c'est la seule émotion qui doit me faire écrire.*

*Depuis un an que je lis ces histoires et ces romans dans lesquels il peut se trouver, parfois, une phrase ou un paragraphe de vérité, j'ai été forcée d'admettre que les éclairs d'art véritable proviennent d'une émotion intime profonde, absolue, impossible à dissimuler. Et je parcours ces platitudes racornies en espérant qu'une fois au moins je trouverai une nouvelle, un roman ou même un simple article totalement inspiré par une émotion personnelle et sincère.*

*Et c'est là que réside le paradoxe : moi, Anna, je rejette mon propre art « malsain » ; mais je rejette l'art « sain » lorsque que je le rencontre.*

---

<sup>74</sup> *Ibid.*

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 112.

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 108.

*Le problème, c'est que toute cette écriture est impersonnelle, et banale par manque de personnalité. Comme s'il existait un nouvel Anonyme du XXe siècle à l'œuvre.*<sup>77</sup>

L'impersonnel fait parfois dans l'autofiction ou l'autobiographique et ces histoires, même hyper subjectives, à force d'être « intimes », ne disent rien parce qu'elles ne ressemblent à rien ni à personne. Au bout du compte, elles réduisent l'être à une seule personne, centrée sur elle-même. Le lecteur en est trop souvent exclus. Dans le même ordre d'idées, Pierre Bertrand :

*Trop de livres, en revanche, demeurent dans les sentiers battus et ne font preuve d'aucune originalité ou créativité. Ils nous apparaissent enfoncer des portes ouvertes ou ne comporter aucun enjeu vital. Ils n'obéissent à aucune profonde nécessité intérieure, ne prennent pas de véritables risques. Ils ne mettent en jeu et en question aucune vie, aucune individualité, tout au plus exhibent-ils l'ego. Ils ne parviennent pas à faire la synthèse magique du singulier et de l'impersonnel. En ce sens, ils ne sont pas écrits, ne creusent pas le langage, n'y forent pas des trous [...].*<sup>78</sup>

Comment travailler à être singulier tout en étant dans l'impersonnel, le neutre, le commun, à la fois le reconnaissable et l'authentique ? *Forer des trous...* Est-il ici question de ce « reste » dont parlait Philippe Forest, celui dont la « réalité » ne veut pas, mais que l'art, l'écriture, recueille volontiers ? Est-il question de ce que Pierre Chappuis nomme le *supplément d'âme* ? : « [...] un livre réussi ne saurait résulter du seul soin esthétique, plus ou moins vain si ne le soutient pas le *supplément d'âme* [...] sans lequel rien de durable ne s'établit<sup>79</sup> ».

Accepter cela, la part de moi que je devais accueillir dans le texte, fut un des cheminements les plus ardues de la partie création de ce mémoire. Et puis, il ne fallait surtout pas me parler de psychanalyse ou de douleur ou d'expérience féminine, je criais au scandale, refusant toute part de chaos, d'inconscient et d'écriture de l'affect.

<sup>77</sup> Doris Lessing, *Le carnet d'or*, Paris, Albin Michel, 1976, p. 335-336.

<sup>78</sup> Pierre Bertrand, *Éloge de la fragilité*, op. cit., p. 82.

<sup>79</sup> Pierre Chappuis, *Le biais des mots*, Paris, José Corti, 1999, p. 42.

J'avais si peur de réduire l'œuvre, qu'on réduise ce que je ferais en disant : « catharsis », en disant « douleur », en disant « femme », en disant même mon nom. Je la voulais grande et universelle et profonde et anonyme ; je n'arrivais pas à assumer de façon imaginaire mon nom sur une page couverture, comme signature, une photo derrière, on lit une phrase particulièrement poignante et on retourne le livre dans ses mains pour examiner la photo derrière : « oui, c'est qu'elle est névrosée celle-là ». Peur de la réduction, peur de moi, il a fallu que j'accepte de laisser advenir ce qui devait être dit, que je m'abandonne, que je m'astreigne à ruser ce surmoi conditionné dès l'enfance à cacher, à montrer belle façade et à sourire comme une bonne petite fille catholique portant sa croix et ne le disant à personne, pas même à elle-même.

« L'abandon : seule forme possible, pour nous, d'une intention sans intention.<sup>80</sup> » Pierre Jourde, pour qui l'authenticité en littérature est quasi impensable, puisqu'il y a toujours intention : « Chacun sent, plus ou moins obscurément, que l'intention d'affirmer corrompt toute vérité possible<sup>81</sup> », donne au mot « abandon » tout son poids. Étant donné, dit-il, qu'« Affirmer son émotion, c'est la tuer, en faire une chose pour soi. Devenir collectionneur de soi. Mais la refuser, c'est la tuer aussi.<sup>82</sup> » Il ne reste plus qu'à l'abandonner, comme tout ce qui sort de nous, de la sueur aux mots.

Il y a de la beauté dans l'abandon, et il y a de la force dans la faiblesse et l'écriture ne vise pas à savoir qui pissera le plus loin, qui restera intouché, intouchable. Il ne s'agit pas de savoir qui lira, qui pensera quoi, mais c'est plutôt une question de conscience entre l'auteur et l'écriture, entre l'auteur et son texte.

---

<sup>80</sup> Pierre Jourde, *Littérature et authenticité, le réel, le neutre, la fiction*, op. cit., p. 139.

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 138.

*La seule instance à laquelle on suppose qu'elle [l'écriture] puisse se référer si elle avait quelque compte à rendre, quelque jugement à attendre, quelque justification à exiger, sera la conscience même de cet entrepreneur-aventurier de textes, dit l'écrivain, l'auteur, le poète. Fondamentalement, l'écriture est l'exercice d'un rapport à soi.*<sup>83</sup>

Selon Pierre Jourde, il y a deux modes de rapport à soi :

*[...] l'involontaire (ce que l'autre est sans avoir l'intention de l'être) et le volontaire (ce que l'autre est en ayant sans cesse l'intention de l'être) [...]. Ne pas se savoir, ne pas être conscient de soi, c'est être stupide, ou maladroit, ou grossier, disgracieux : privé de grâce. Trop se savoir, c'est être vaniteux, ironique, avare : privé de grâce.*<sup>84</sup>

Annie Dillard affirme que l'écrivain doit connaître son domaine, ses limites, qu'il doit tenter d'« enclore cette puissance sauvage<sup>85</sup> », ce *supplément d'âme*.

*« La partie la plus exigeante d'une vie vécue en artiste est la stricte discipline par laquelle il se contraint à travailler obstinément au plus près du nerf de sa sensibilité la plus intime. » Anne Truitt, la sculpteur, dit cela. Thoreau le dit d'une autre manière : connais ton os personnel. « Poursuis, reste avec, encercle encore et toujours ta vie... Connais ton os personnel : ronge-le, enfouis-le, déterre-le et ronge-le encore. » [...] Que commencerais-tu à écrire si tu savais que tu allais mourir bientôt ? Que pourrais-tu dire à un mourant pour ne pas le faire enrager par ta trivialité ?*<sup>86</sup>

Dillard perçoit « la ligne de mots » comme un outil qui palpe le cœur, « ce muscle obscur » à la recherche de quelque chose qu'elle ignore : « une pellicule de sentiment, une chanson oubliée, une scène dans une chambre assombrie, un coin du terrain boisé, une affreuse salle à manger, tel trottoir exaltant ; ces fragments sont lourds de sens.<sup>87</sup> » Et plus loin : « As-tu envie d'exposer ces scènes en pleine lumière ? » Ma réponse première

<sup>83</sup> Claude Louis-Combet, *Proses pour saluer l'absence*, op. cit., p. 20.

<sup>84</sup> Pierre Jourde, *Littérature et authenticité, le réel, le neutre, la fiction*, op. cit., p. 162.

<sup>85</sup> Annie Dillard, *En vivant, en écrivant*, Paris, Christian Bourgeois Éditeur, coll. « 10/18 », 1996, p. 91.

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 90.

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 32.

fut un « non » péremptoire. Et j'aurais pu abandonner cette idée d'écrire, comme je jetais les feuillets noircis, les uns après les autres, à la corbeille, comme je changeais de projets – un roman, des nouvelles, un autre roman –, comme j'aurais pu abandonner, comme je n'en ai pas été bien loin, comme je m'autosabotais et me censurais... mais je m'étais mise en tête d'écrire. Une obsession qui détermine une vie puisque tout ce qui ne sera pas ça ne sera pas, point. Et dans la crise de confiance qui me secouait, j'ai accepté d'écrire tout ce qui venait, n'ayant plus rien à perdre, sans programme, sans aucune idée de l'endroit où ça me mènerait, par morceaux, par tableaux de longueurs variées selon l'inspiration du jour, selon l'avidité des mots. J'ai convenu de ne pas me relire tout de suite, de laisser immédiatement reposer l'écrit par peur de le saboter et de tout effacer ; de ne rien trouver bon et de ne pas savoir la place que cela pourrait prendre dans un ensemble. Puis, au bout d'un certain nombre de pages, au bout d'une certaine narration qui se stabilise, j'ai senti l'homogénéité de ces fragments, j'ai su qu'ils formaient un tout. J'ai alors commencé sans hâte le puzzle et le récit s'est peu à peu construit. Il ne fut pas facile d'accepter cette démarche esthétique, ce processus de création qui n'était pas celui que je croyais au départ. Annie Dillard :

*Pourquoi lisons-nous, sinon dans l'espoir d'une beauté mise à nu, d'une vie plus dense et d'un coup de sonde dans son mystère le plus profond ? L'écrivain peut-il isoler et rendre plus vivace tout ce qui dans l'expérience engage le plus profondément notre intellect et notre cœur ? L'écrivain peut-il renouveler notre espoir de formes littéraires ?*<sup>88</sup>

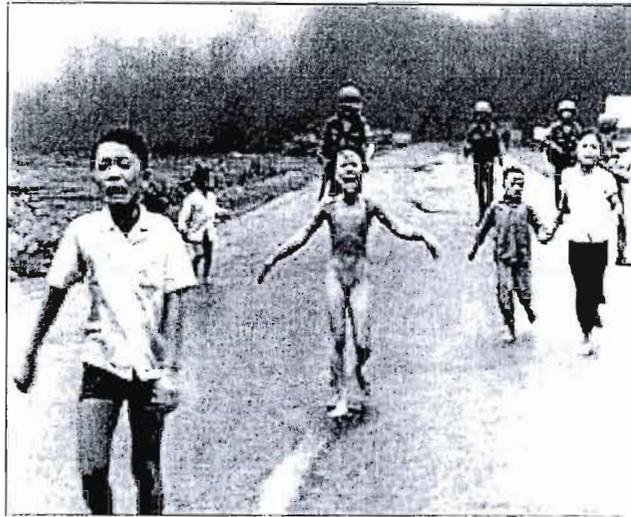
Consentir à ce que l'écriture nous rende vulnérable, qu'elle nous engage au plus profond de notre intelligence et de notre sensibilité et espérer que tout cela en vaudra la peine, ne serait-ce, au pire, que pour soi. « La littérature permet de ne pas laisser pourrir le silence, ou du moins telle devrait être sa fonction.<sup>89</sup> »

---

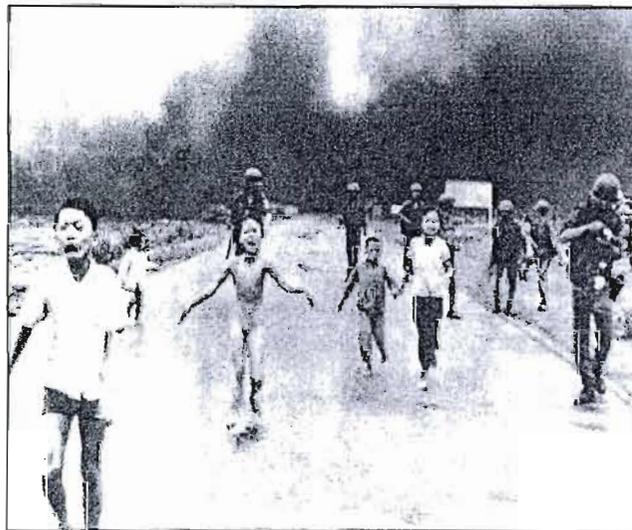
<sup>88</sup> *Ibid.*, p. 95-96.

<sup>89</sup> Pierre Jourde, *Littérature et authenticité, le réel, le neutre, la fiction*, op. cit., p. 202.

## APPENDICE



Phan Thi Kim Phuc screams in pain after her home was struck by napalm. Photo by Nick Ut / AP.



Pour plus de détails et un compte rendu de l'histoire derrière la photo, il importe de consulter ce site Internet : « The bigger picture, Nick Ut recalls the events of June 8, 1972 » par Horst Fass et Marianne Fulton, adresse URL : <http://photography.about.com/gi/dynamic/offsite.htm?site=http://www.digitaljournalist.org/issue0008/ng2.htm>

## BIBLIOGRAPHIE

### Œuvres littéraires

BALZAC, Honoré de, *La femme de trente ans*, Paris, Garnier Flammarion, 1965, 242 p.

LESSING, Doris, *Le carnet d'or*, Paris, Albin Michel, 1976, 613 p.

PROUST, Marcel, *Du côté de chez Swann*, Paris, Gallimard, Folio, 1988, 527 p.

### Ouvrages, essais, théories

ARTAUD, Antonin, *Le théâtre et son double*, Paris, Gallimard, 1985, 251 p.

BAKHTINE, Mikhaïl, « Introduction », *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1970, 474 p.

BENVENISTE, Émile, « De la subjectivité dans le langage », in *Problèmes de linguistique générale I*, Paris, Gallimard, 1966, 368 p.

BERTRAND, Pierre, *Exercices de perception*, Montréal, Liber, 2006, 238 p.

BERTRAND, Pierre, *Éloge de la fragilité*, Montréal, Liber, 2000, 210 p.

BERTRAND, Pierre, *Le cœur silencieux des choses : essai sur l'écriture comme exercice de survie*, Montréal, Liber, 1999, 174 p.

CHAPPUIS, Pierre, *Le biais des mots*, Paris, José Corti, 1999, 136 p.

Collectif, *Lexique nomade : Assises du roman 2008*, Lyon, Villa Gillet, *Le Monde*, Christian Bourgois Éditeur, 2008, 190 p.

DONNER, Christophe, *Contre l'imagination*, Paris, Fayard, 1998, 119 p.

DILLARD, Annie, *En vivant, en écrivant*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, coll. « 10/18 », 1996, 144 p.

FOREST, Philippe, *Le roman, le réel : Un roman est-il encore possible ?*, Paris, Pleins Feux, 1999, 86 p.

- GERMAIN, Sylvie, *Les personnages*, Paris, Gallimard, 2004, 112 p.
- JACOB, Suzanne, *La bulle d'encre*, Montréal, Boréal, 2001, 148 p.
- JOURDE, Pierre, *Littérature et authenticité, le réel, le neutre, la fiction*, Paris, L'Esprit des péninsules, 2005, 250 p.
- LOUIS-COMBET, Claude, *L'homme du texte*, Paris, José Corti, 2002, 306 p.
- LOUIS-COMBET, Claude, *Proses pour saluer l'absence*, Paris, José Corti, 1999, 164 p.
- LOUIS-COMBET, Claude, *Le péché d'écriture*, Paris, José Corti, 1990, 130 p.
- PETIT, Marc, *Éloge de la fiction*, Paris, Fayard, 1999, 142 p.
- ROSSET, Clément, *Fantasmagories* suivi de *Le réel, l'imaginaire et l'illusoire*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2006, 112 p.
- ROSSET, Clément, *Le choix des mots*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1995, 160 p.
- ROSSET, Clément, *Le réel et son double*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1984, 132 p.
- SHER, Gail, *One continuous mistake*, U.S.A., Penguin, 208 p.

### Articles en ligne

- FASS, Horst et Marianne FULTON, «The bigger picture, Nick Ut recalls the events of June 8, 1972», tiré du site Internet *About*, section photographie, (page consultée le 10 juin 2009), [En ligne], adresse URL : <http://photography.about.com/gi/dynamic/offsite.htm?site=http://www.digitaljournalist.org/issue0008/ng2.htm>
- HAUSMAN, Carl R., « Bergson, Peirce, and Reflective Intuition », in *Process Studies*, p. 289-300, Vol. 28, Number 3-4, Fall-Winter, 1999, tiré du site Internet *Religion Online*, (page consultée le 26 juin 2009), [En ligne], adresse URL : <http://www.religion-online.org/showarticle.asp?title=3003>
- LEFEBVRE, Martin, « La photo et l'indice : brève mise au point », tiré du site Internet *Images Analyses* (page consultée le 10 juin 2009), [En ligne], adresse URL : <http://imagesanalyses.univ-paris1.fr/photo-indice-breve-35.html>